

Le Samedi

VOL I.—NO 36.

MONTREAL, 15 FEVRIER 1890.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE. \$2.50

EN COSTUME MIKADO



Ce soir le dernier bal de la saison ! Va-t-il enfin se décider !

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centims.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
es annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques. ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 15 FÉVRIER 1890.

CHASSE-SPLEEN

L'envie est le dividende du succès.

Epitaphe : Dernier certificat de bonne conduite.

La passion de l'album devrait s'appeler *l'albuminerie*.

Il n'y a rien de nouveau, ce matin, que le quantième.

La poussière n'est que de la boue dont on a extrait le jus.

L'anxiété est une peur étirée ; de même que la rage est une colère mal élevée.

Tous ceux qui ont franchi la porte du succès ont vu écrit dessus : "Poussez."

Plus vous conduisez vite une tomberée de terre, plus vous perdez de terrain.

Le sourd muet possède l'anglais comme le français sur le bout de ses doigts.

L'homme qui s'est fait lui-même est plus porté que les autres à adorer son créateur.

Il est facile de supporter la douleur que fait endurer un cor... sur le pied d'un autre.

Défiez-vous de l'homme qui se vante de ne pas avoir de puces ; il doit être bien mauvais.

Si personne n'avait l'ambition d'acquérir des richesses, que l'on verrait de gens désœuvrés !

La notoriété est un chemin de glace. Il faut y marcher avec grand soin, sans quoi l'on trébuche.

Pensée d'un ivrogne : La vérité est dans le vin, et elle sort d'un puits. Oh ! si je connaissais ce puits-là !

Nous n'avons jamais pu faire comprendre aux propriétaires d'hôtel que l'homme et la femme ne font qu'un.

Vous pourrez affirmer en toute sûreté qu'un contrat verbal ne vaut pas le papier sur lequel il est écrit.

Il n'y a qu'un seul moyen de vivre tranquille avec un revenu de \$1000 par année ; c'est de ne dépenser que \$999.

Les anneaux ont deux utilités : ils font connaître l'âge des arbres, et le nombre de maris qu'une femme a eus.

Nouvelle définition du jury : "Une réunion d'hommes chargés de décider quel est l'avocat qui a le mieux parlé."

Quand un politicien déclare qu'il est entre les mains de ses amis, il est sûr d'avoir les mains de ses amis dans ses poches.

La nécessité est, dit-on, la mère des inventions ; cela n'empêche pas qu'il y a bien des inventions qui sont orphelines.

"Maman, disait une petite fille, à l'aspect d'un duc : "Vois donc comme les bras de cet homme-là ont les jambes croches !

Ce serait un superbe contrat pour les dentistes, si la corporation faisait poser des dents à toutes les bouches d'égout de la cité.

Réflexion d'une vieille fille : Un célibataire est un homme qui a négligé l'occasion de rendre quelque pauvre femme malheureuse.

Il faut être un musicien accompli si l'on veut réussir à faire passer la bouche d'une négresse pour l'*Ouverture de la Dame Blanche*.

Pendant que la corporation sera en frais de poser les fils électriques sous terre, pourquoi n'y met-elle pas aussi les cordes de piano ?

Nous avons vu les sauterelles dévorer bien des récoltes, mais jamais celle de la folle avoine que vous avez semée dans votre jeunesse.

Comme tout est bien coordonné ! Les oranges se trouvent dans l'oranger, les prunes dans le prunier et les dates dans le calendrier.

Le professeur Petit Claude veut absolument savoir, pour compléter un travail de statistique, s'il y a plus d'hommes que de femmes de mariés.

Quelqu'effrayant que soit le firmament un de ces soirs où la lumière semble danser dans les nuages, n'appellez jamais cela une *horreur boréale*.

Tous les jours les formules de conversation se modifient. Autrefois on disait tout ingénument : "Changeons de sujet." Maintenant on dit : "Changeons de roi."

Une femme fûtée doit dresser son chien à la suivre dix pas en arrière. Elle a toujours le prétexte de le chercher, quand elle veut regarder un homme qu'elle vient de rencontrer.

Un médecin disait à sa femme en pleurs : "Les larmes sont inutiles ; je les ai analysées ; elles ne contiennent que du phosphate de chaux, de la chlorure de soude et de l'eau."

Les vers dont la publication est refusée sont de la poésie bien plus solide que l'autre ; parce qu'il suffit de contempler la figure de ce poète pour comprendre que ce sont des *revers*.

Un paroissien goguenard disait à son curé après la messe que quand même le texte de son sermon aurait eu la picotte, il ne l'aurait pas attrappé, parce qu'il ne s'en était pas approché.

C'est par erreur que la lettre d'une blanchisseuse à sa meilleure cliente se termine par la phrase : "Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments *empesés*." Il paraît qu'on avait écrit *empessé*.

Un agronome met en vente une race de canards si perfectionnée qu'on n'a qu'à les avertir la veille qu'on veut les manger pour qu'ils aillent dans le jardin se bourrer eux-mêmes de sauge et d'oignons.

Il y a plus de sagesse qu'on pense dans cette boutade du prédicateur qui disait à ses ouailles : "Quand je vous regarde, je ne vois pas un pauvre ; quand je regarde la recette de la quête, je ne vois pas un riche."

Une fille de Toronto a si bien prouvé dans une action pour rupture de mariage, le caractère bas et dépravé de son fiancé, qu'elle a été condamnée à indemniser celui qu'elle poursuivait pour le service qu'il lui avait rendu en ne l'épousant pas.

Un irlandais nous parlait l'autre jour, des forêts vierges de la Colombie Anglaise comme d'un immense étendue de bois "où la main de l'homme n'a jamais mis le pied." C'est le même qui disait d'un homme chauve qu'il était nu pieds sur la tête.

Cheval de foin cheval de rien,
Cheval d'avoine cheval de peine,
Cheval de paille cheval de bataille.

MANŒUVRE FACILE

Un caporal *instructeur* à ses soldats :
— Au commandement de : "halte !" on rapproche le pied qui est à terre de celui qui est en l'air... et l'on reste immobile !!!

A LA PENSION

Premier pensionnaire.— Il y en a de la chaleur dans cette soupe ?

Deuxième pensionnaire.— Soyons en reconnaissants ; c'est tout ce qu'il y a d'ajouté à l'eau.

LA GALANTERIE MODERNE

Mlle Penelope.— Vous êtes bon nageur, M. Smith ?

M. Smith.— Je m'en flatte, mademoiselle.

Mlle Penelope.— Si vous tombiez à l'eau avec cinq ou six jeunes filles, pourriez-vous les sauver toutes ?

M. Smith.— Je me contenterai de sauver la plus riche.

JUSTIFICATION A REBOURS

Mlle Etodie.— On me l'a répété, monsieur Janson, vous avez dit en plein salon que j'étais une idiote.

Monsieur Janson, (avec feu).— Voilà la justice humaine. J'ai été le seul dans le salon à ne pas le dire.

UNE IMPRUDENCE

Premier Duce.— Quel mauvais rhume ! Où as-tu pris cela ?

Deuxième Duce.— Une imprudence, mon cher. Le fait est que c'était de l'audace. J'ai perdu le bouton de mon collet de chemise, et tu comprends bien, j'ai attrappé du froid par la boutonnière.

ÇA N'EST PAS LA PEINE DE L'ÊTRE

Un électeur.— Vous n'êtes pas un monsieur.

L'adversaire.— Pensez-vous d'en être un.

L'électeur.— Oui, je le suis.

L'adversaire.— Dans ce cas, je préfère ne pas l'être.

NOUVEAU FEUILLETON

C'est un devoir en même temps qu'un plaisir pour nous de remercier le public de l'encouragement qu'il a témoigné au journal LE SAMEDI. Nous sommes heureux de voir que tous nos efforts pour rendre le journal intéressant sont appréciés, et cette marque de bienveillance nous donne du courage pour continuer. Nous profitons aussi de l'occasion pour annoncer à nos lecteurs, que bientôt nous commencerons la publication d'un nouveau feuilleton des plus intéressants. Celui que nous publions actuellement est sans contredit un des plus beaux qui ait été publié ; cependant le roman qui doit lui succéder est d'un genre tout différent. Il captive l'intérêt du commencement à la fin, est rempli de situations émouvantes et critiques ; mais d'un autre côté, il est d'une moralité absolue. Avis à ceux qui aiment la belle littérature et ses charmes ; ceux qui veulent se reposer de leur rude labeur par la lecture d'un *feuilleton vraiment grand et intéressant*, n'auront qu'à se procurer LE SAMEDI.

LE DUELLISTE . . DÉLICAT

LE COUP DU VENTRILOQUE

Après votre déjeuner, vous entrez au café voisin prendre une demi-tasse ; le garçon qui vous sert paraît manquer de correction, il vous vient tout de suite cette pensée :

Le gaillard est capable de repasser ma petite cuillère à un autre client, sans l'avoir au préalable nettoyée d'une façon suffisante.

Pour éviter ce désagrément au nommé autrui, vous mettez la petite cuillère dans votre poche, c'est élémentaire.

Loin de saisir comme il convient, une conduite aussi délicate, le patron qui vous a vu faire prend mal la chose, il vous interpelle avec un sans-gêne blâmable, il est même grossier.

Un homme bien né ne saurait tolérer une pareille conduite de la part d'un vulgaire négociant.

On se lève, on attrape ce marchand par un favori, et on lui dit :

— Ah ! canaille ! je vous y pince, on m'avait bien dit que vous n'étiez qu'un sale mouchard.

Le mouchard est furieux ; rétractez-vous, s'écrie-t-il avec rage.

Loin de fouiner, appelez-le... de cleric d'huissier, et voilà l'affaire réglée, il n'y a plus qu'à se préparer.

Nous y sommes :

Placés l'un devant l'autre, le mouchard relève sa manche ; il tient son épée, vous la vôtre.

Avant qu'il ait eu le temps de se mettre en garde, si vous êtes ventriloque, c'est le moment de vous écrier, en imitant le son de voix d'un des témoins : *Allez*.

Vous fondez immédiatement sur le mouchard, et vous l'étendez à vos pieds, sans qu'il ait eu la douleur de se voir mourir.

Les témoins se chicanent pour savoir qui a lancé le commandement, car ils ont bien entendu le mot : *Allez !* mais ils nient tous quatre l'avoir prononcé.

Vous, ça ne vous regarde pas, et vous gardez une honnête tranquillité pendant la discussion — et la petite cuillère avec.

Ce qu'il y a d'aimable dans ce coup merveilleux, c'est qu'il n'est pas nécessaire de savoir seulement, *marquer une dent* et encore moins *couper, dégrayer et tromper le contre de tierce ou de quarte*.

L'honneur est tellement satisfait qu'il s'en achète plusieurs pianos... afin d'en faire du petit bois pour allumer son feu.

LE COUP DU LORGNON

Quand on a le caractère naturellement gai, il est évident qu'on aime à plaisanter et à faire des farces.

Quoi de plus amusant, du reste, que faire une niche à des gens qui vous sont désagréables !

Ainsi par exemple, j'admets qu'on vous invite à un mariage et que la mariée vous soit antipathique. Votre première idée sera de lui jouer un petit tour drôle — du moins ce serait mon avis.

En conséquence, vous vous rendez à l'heure indiquée à notre sainte mère l'Eglise, vous assistez, tranquille, à la cérémonie du très saint sacrement du mariage. Quand on passe à la sacristie pour féliciter les époux que ça embête, vous tirez de votre poche, sans avoir l'air de rien, soit une brosse à cirage, soit une éponge imbibée d'encre, et vous approchant respectueusement de l'épousée, vous lui barbouillez la figure avec votre instrument.

Il y a évidemment de quoi rire et s'amuser, mais tout le monde n'a pas un caractère aimable comme le vôtre ; le mari peut trouver ça d'un goût contestable et vous dire des choses raides.

Oh ! alors, adieu la risée, vous vous emportez, vous traitez cet homme de paillason, de chef d'orchestre, etc.

Traité pareillement devant ces invités, ce goujat est forcé, bon gré mal gré, de vous demander réparation.

Un gentleman ne peut pas reculer ; vous acceptez le défi de ce pleutre, et vous vous retirez.

Vous allez trouver un témoin de votre collection, vous le priez de vous assister, et de se munir d'un lorgnon ayant ses deux verres.

Une fois sur le terrain, votre témoin qui aura étudié sa place la veille, s'arrangera pour vous placer de telle sorte, qu'il soit, lui, en plein soleil. Puis, pendant que vous vous fendrez comme un brave, le témoin qui paraîtra suivre la lutte avec intérêt prendra tout bêtement son lorgnon qu'il agitera comme pour occuper sa main inactive ; les verres au soleil, feront ce que les enfants appellent *Petit Papillon*. Quand il aura suffisamment étudié le jeu de la lumière, il l'amènera — sans le vouloir — dans l'œil de votre adversaire qui, aveuglé par le scintillement de *Petit Papillon*, recevra avec plaisir, le coup d'épée que vous aurez la bonté de lui administrer.

Le témoin peut beaucoup, peut même tout dans cette affaire, aussi, lorsque la querelle est vidée, serait-il indélicat d'essuyer votre épée sur son gilet.

L'honneur est tellement satisfait qu'il en rit de manière à faire voir sa chemise... de l'autre côté.

LE COUP DU FOSSÉ

Une supposition : vous montez dans un omnibus et vous vous êtes sali la main à la rampe, que dites-vous ?

Que c'est vraiment bien désagréable, n'est-ce pas ?

Comme vous êtes contrarié d'avoir la main sale, et que vous ne pouvez cependant pas l'essuyer sur votre pantalon, instinctivement, vous l'essuyez sur le chapeau de la dame qui se trouve à votre portée.

Si le mari n'est pas là, mon Dieu, personne n'y fera seulement attention, mais s'il y est, vous aurez des histoires à n'en plus finir.

Pour couper court — car c'est très mauvais genre de se chicaner dans un omnibus — vous dites à ce monsieur :

— E... moi donc la paix avec votre caricature de marchande à la toilette.

Il n'en faut pas plus pour froisser un homme susceptible et pour qu'il vous provoque.

Acceptez le défi pour qu'il vous laisse tranquille, et songez à trouver un témoin... dévoué.

L'endroit et l'heure sont réglés, vous avez douze heures devant vous, cela suffit pour le témoin.

Il se rend sur le lieu du rendez-vous projeté, et il creuse un petit fossé de 12 pouces de profondeur, sur $\frac{1}{2}$ pied de largeur.

Ce fossé, il le remplit d'étoffe provenant d'un vieux canapé pur crin, non tassée, le tout recouvert d'herbe tendre.

Un signe, un rien vous fait reconnaître la place du fossé, cela suffit.

Au moment de venger l'injure à vous faite,

vous vous placez de manière à éviter le dit fossé, et surtout de telle sorte que votre adversaire y tourne le dos.

Sans rime ni raison, mais paraissant emporté par une rage folle, une soif féroce de vengeance, vous sabrez, vous marchez, vous vous fendez, vous marchez encore, vous marchez toujours.

Constamment menacé depuis le début, votre homme est bien obligé de rompre. Arrivé au trou, il fait par malheur un faux pas très regrettable, il lève le bras en l'air comme pour se soutenir : *Vlan !* vous lui faites son affaire, afin de le rendre plus poli une autre fois.

Et là-dessus, l'honneur est tellement satisfait qu'il en devient fou : il prend tous les épiciers pour des astronomes distingués.

ATHOS.

(A suivre.)

MOTS D'ENFANTS

— Maman, criait la petite Lucie qui venait de voir une couleuvre, j'ai vu une grosse bête qui avait une queue jusqu'à la tête.

Une Visiteuse à Willie. — On gèle ici. Pas de feu ! Comment ton père fait-il pour réchauffer ses pantouffles ?

Willie. — Il les réchauffe sur moi.

Joseph est observateur et pratique. Son père qui est boucher vient de lui donner un cheval de bois pour étrennes.

— Eh bien ! Qu'en feras-tu de ton cheval quand il sera mort ?

Joseph. — Tu sais bien de quoi ; je ferai de la saucisse.

Vieil oncle remarquable par sa corpulence. — Dis donc, ma Jeannette, ta poupée me paraît bien triste ce matin.

Jeannette. — Vous serait triste, vous aussi, si vous perdais votre son comme elle.

Tommy. — Rentre en pleurant et couvert de boue.

La mère. — D'où viens-tu, sale enfant que tu es ?

Tommy. — J'ai tombé dans la boue.

La mère. — Pourquoi as-tu tout sali tes pantalons neufs ?

Tommy. — Je n'ai pas eu le temps de les oter quand je me suis vu tomber.

Vieux monsieur. — Dis-moi, Juliette ; pourquoi as-tu les yeux si brillants ?

Juliette. — C'est parce qu'ils sont encore tout neufs, monsieur.

Maître d'école à Charlot. — Quelle est la moitié de 8 ?

Charlot. — Sur le long ou sur le travers ?

Maître d'école. — Qu'est-ce que tu veux dire, olisson que tu es ?

Charlot. — C'est que si vous prenez la moitié 8 en travers, ça fait 0, tandis que si vous le prenez sur le long ça fait 3.

L'ANNULAIRE

Pourquoi l'anneau nuptial se porte-t-il à la main gauche et au doigt qui, pour cela même, a reçu le nom d'*annulaire* ?

— Nous savons, dit Aulu-Gelle (liv. X, chap. x), que les anciens Grecs portaient un anneau à la main gauche, au doigt voisin du plus petit. Le même usage devint général aussi chez les Romains. Voici la cause qu'en rapporte Apion dans ses *Egyptiques* : " En disséquant les coprs humains, selon la coutume égyptienne, on découvrit un nerf très délié, partant de ce doigt pour se diriger vers le cœur, où il vient aboutir, et l'on accorda cette distinction à ce doigt à cause de ce lien, de cette espèce de rapport qui l'unit au cœur, la partie la plus noble de l'homme." Renvoyé à l'examen des anatomistes modernes.

LES SONGES D'UNE NUIT D'HIVER

LES RAFFINEMENTS DE L'INDUSTRIE MODERNE



I.—Ah ! la bonne neige après une bonne soirée de cognac !



I
Tous les soirs à 10 heures, la même séance se répète.



II
Le papa qui n'a pas le courage de dire sa façon de penser a posé subrepticement un ressort à détente pour l'heure convenue.



III
Entre nous, c'était cruel



II.—Décidément, je vieillis. C'est la première fois que je m'aperçois du poids de mon parapluie.



III.—Ah ! Moi qui portais autrefois un canot d'écorce sur mes épaules



IV.—!!!

TOUJOURS PAR TROIS

On rencontre dans la vie trois choses à admirer, la puissance intellectuelle, la dignité et la grâce ;

Trois choses à aimer, le courage, la gentillesse et l'affabilité ;

Trois choses à haïr, la cruauté, l'insolence et l'ingratitude ;

Trois choses à mépriser, la médiocrité, l'affectation et l'envie ;

Trois choses à révéler, la religion, la justice et l'abnégation ;

Trois choses qui attirent, la beauté, la franchise et la sincérité ;

Trois choses à souhaiter, la foi, la paix et la pureté du cœur ;

Trois choses à estimer, la sagesse, la prudence et la fermeté ;

Trois choses à chérir, la cordialité, la bonne humeur et la gaieté ;

Trois choses à suspecter, la flatterie, l'hypocrisie et l'affection subite ;

Trois choses à éviter, l'oisiveté, le bavardage et la mauvaise plaisanterie ;

Trois choses à cultiver, les bons livres, les bons amis et la bonne humeur ;

Trois choses à contenter, l'honneur, la patrie et les vrais amis ;

Trois choses à gouverner, le tempérament, l'impulsion et la langue ;

Trois choses à prévoir, la vieillesse, la décrépitude et la mort ;

UNE CONSOLATION SÉRIEUSE

Jeune fille.—Non ; il a beau être riche, je n'épouserai pas un homme qui a les cheveux rouges.

La mère.—Mais, pauvre enfant, réfléchis donc qu'avant un an, il sera chauve !

UN PETIT OUBLI

Fabricant d'instruments de musique, terminant une basse viole.—Je vais donc me reposer, le voilà fini ce violon de malheur. Joseph, vas le porter sur la rue St Denis.

Puis rappelant son garçon avec un juron.
—Remets-moi le ; j'ai laissé le pot de colle en dedans.

PRECAUTION FATALE

Premier bijoutier.—Moi, tous les soirs, je mets mes diamants et mes bijoux de prix dans une caisse et je l'emporte. C'est le moyen le plus sûr.

Deuxième bijoutier.—Quelle imprudence ! Où en serait ton crédit si les journaux annonçaient un bon matin que les voleurs sont entrés chez toi ; mais n'ont rien trouvé ?

DANS UNE AUBERGE

L'hôtelier à un voyageur arrivé la veille :

—Vous fumez, monsieur !

—Sans doute.

—Ce n'est pas possible, monsieur !

—Pourquoi donc ?

—Parce que ça chasse les punaises de votre chambre dans celle d'à côté, et ce n'est pas juste.

ALMANACH DES MAHOMÉTANS

L'an 1307 de l'Hégire ou fuite de Mahomet de la Mecque.

NOUVELLES LUNES		NOUVELLES LUNES	
1889	1307	1890	1307
28 Août	Le 1 <i>Moharrem.</i>	23 Mars	Le 1 <i>Chabân.</i>
27 Septembre	— 1 <i>Safar.</i>	21 Avri.	— 1 <i>Ramadân.</i>
26 Octobre	— 1 <i>Rebi-el-Aouel.</i>	21 Mai	— 1 <i>Chaouâl.</i>
25 Novembre	— 1 <i>Rebi-el-Akhor.</i>	19 Juin	— 1 <i>Dzou'l Kada.</i>
24 Décembre	— 1 <i>Djemâda-el-Aouel.</i>	18 Juillet	— 1 <i>Dzou'l-Hadja.</i>
			1308
1890			
23 Janvier	— 1 <i>Djemâda-el-Akhor.</i>	17 Août	— 1 <i>Moharrem.</i>
21 Février	— 1 <i>Redjed.</i>		

Le vendredi est pour les Mahométans le jour férié de la semaine, celui où ils se rendent à la mosquée pour la prière.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

Paysans

Au bureau de poste.

— Monsieur, auriez-vous une lettre pour mamzelle Josephine Bouchard ?

— Poste restante ?

— Oh ! non, pardonnez, je suis catholique.

* *

Un homme fort ingénu avait acheté un bœuf de moitié avec son voisin. Il lui dit un jour : " Si vous ne voulez pas tuer votre moitié, voisin, je vais tuer la mienne ; il m'est impossible d'attendre plus longtemps. "

* *

Un paysan quelque peu lettré essayait d'expliquer à un de ses compagnons qui ne l'était pas du tout, comment le télégraphe électrique donnait, en quelques minutes, des nouvelles de Washington ou de New-York, à Montréal.

— J'y comprends rien du tout, disait celui-ci ; tes piles, tes fils, tes mécaniques, tout ça c'est des attrappe-nigauds.

— Eh bien ! répond l'autre à bout de démonstrations ; figure-toi comme qui dirait un grand chien, si long, si long, que ses pattes de derrière seraient à Washington tandis que celles de devant seraient à Montréal.

— Es-tu bête ! Est-ce qu'il y a des chiens comme ça ?

— Non ; je dis supposons.

— Ah ! bon ! !

— Eh bien, tu lui mâches la queue qui est à Washington et il aboie à Montréal ; voilà ce que c'est que le télégraphe électrique.

* *

De ses trois fils ignorant le destin,
Un villageois, vieux, sans être plus sage,
Alla consulter un devin,
Lequel, après ces mots d'usage,
Dont on invoque le malin,
Lui dit : " L'aîné soutiendra sa famille ;
C'est un riche bénéficiaire.
Pour le cadet, sa figure gentille
Delaquais l'a fait sous fermier :
Mais du dernier le sort est moins prospère
Il est pendu ; c'est vous en dire assez.
— Béni soit Dieu, s'écria le bon père ;
Enfin les voilà tous placés.

* *

Un brave fermier du comté de Napierreville, voyageait à cheval, le 9 juillet dernier, lorsqu'il trouva, près de la rivière La Tortue, une jeune fille assise sur le bord de l'eau. La rivière était devenue très grosse et avait rendu le passage à pied impossible. Le fermier causa un instant avec la jeune fille, et il apprit qu'elle était en quête d'une situation ; elle lui montra un excellent certificat de " caractère " que ses derniers maîtres lui avaient donné.

Le fermier prit la jeune fille en croupe ; malheureusement, au milieu de la rivière ; le certificat s'échappa du sein de la servante, et tomba dans l'eau ; le courant était assez rapide à cet endroit-là ; aussi le morceau de papier ne tarda-t-il pas à disparaître.

La pauvre fille était désespérée. Que faire maintenant sans certificat de caractère ?

Le fermier eut pitié de son sort.

— Voyons, dit-il, je crois qu'on peut arranger tout cela ; je vais vous donner moi-même un caractère.

La fille accepta avec reconnaissance.

Arrivé à la première auberge, le bon fermier écrivit, le plus innocemment du monde, les lignes suivantes :

" 9 Juillet 1889. Ce billet certifie que la porteuse, Christine Lamère, a perdu son caractère aujourd'hui même, sur les bords de la rivière La Tortue, avec moi André Girard. "

Certes, le fermier lui fit ce certificat en toute sincérité et la jeune fille l'accepta avec la plus entière innocence. Cependant on dit que le premier a réparé sa bœvue, en accordant à la jeune fille le plus beau certificat qui lui fut possible de lui donner... sa main et ses écus.

JOE.

NOUVELLE MANIERE DE COMPTER

Qui croirait qu'on peut représenter toutes les sommes possibles avec quatre chiffres seulement ! Les sauvages de la Guiane ne comptent que par les doigts. Quand ils sont rendus à 5, au lieu de dire cinq, ils disent : *une main*. Six, c'est : *une main et un doigt*. Dix, c'est : *deux mains*. Rendus à 20, au lieu de dire : *quatre mains*, ils disent : *un homme*. Quarante c'est : *deux hommes*. Ainsi, ils veulent exprimer : 46 ; il diront : *deux hommes, une main et un doigt*.

UN MOT DE TROP

M. Fergusson dans un salon.—Moi, je soutiens que la beauté du visage n'est pas la principale attraction d'une femme.

Un contradicteur.—Vous ne pourrez jamais établir ce point.

M. Fergusson (s'adressant triomphalement à ses auditrices.—Eh ! bien, j'en appelle à l'expérience des dames mariées que je vois ici.

LES GRANDES DOULEURS DE LA VIE

Dame charitable, (tâchant de combattre la tristesse d'un tramp).—Allons ! Est-ce l'impossibilité de trouver de l'ouvrage qui vous rend si triste ?

Le tramp.—Non, bonne dame ; c'est la crainte constante où je suis qu'on m'en offre. Il n'y a rien de plus pénible.

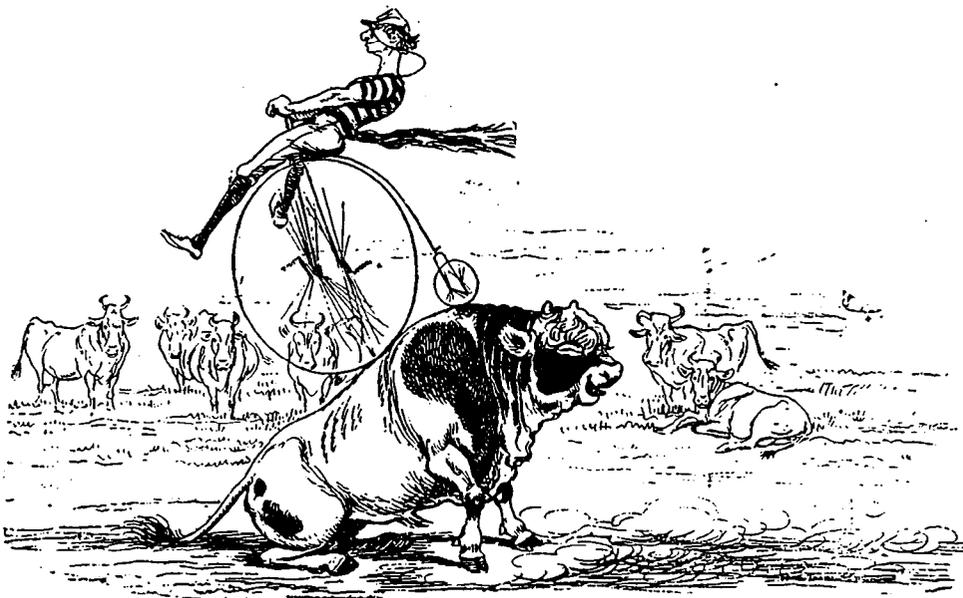
LE VELOCIPÈDE ET LE PETIT BŒUF

(FABLE POLITIQUE)



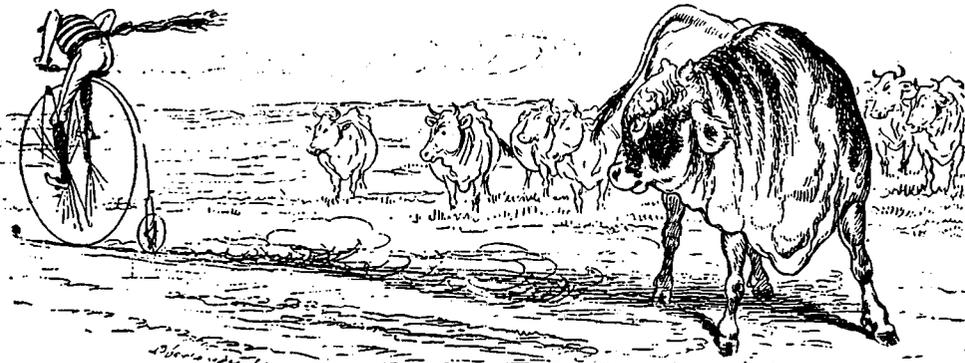
I

La mauvaise bête a décidé de barrer le chemin.



II

Mais elle reçoit un éreintement inattendu.



III

Et c'est le petit bœuf et toutes ses vaches qui ne sont pas fiers !

Nous nous en souvenons, cousine, n'est-ce pas ?
C'était l'été dernier. Nous suivions pas à pas
Un sentier tout rempli de parfums et d'ombrage.
Un rien nous rend heureux, tu le sais, à notre âge.
Le soleil reluisait ; la brise dans les bois
Passait en frissonnant ; l'on entendait parfois
La plainte du coucou, là-bas, dans la ravine.
Et nous étions heureux. Même je crois, cousine,
Mais je n'en suis pas sûr, qu'un tout léger émoi
Faisait trembler le bras qui s'appuyait sur moi.
Et ton œil si limpide errait à l'aventure,
Regardant le sentier, les arbres, la verdure,
Puis s'arrêta soudain, d'une larme obscurci.
C'était ce vilain vent qui s'en mêlait aussi.
Ta voix tremblait beaucoup quand tu voulais me dire
Cette excuse banale au milieu d'un sourire.
Tu t'en souviens, cousine, ainsi que du détour
Qui nous avait permis d'allonger le retour.
Tu t'en souviens aussi de cette heure charmante
Que nous passions tous deux, quand venait la brumante,
Et que tout se taisait, les oiseaux et nos cœurs.
Je n'ai rien oublié de ces rêves charmeurs,
Et j'y pense souvent. L'on est heureux, cousine,
Quand de ces vieux bonheurs notre cœur s'illumine.
Tout nous semble bien beau, le passé, l'avenir,
Lorsqu'on effeuille ainsi la fleur du souvenir.
C'est pour notre pauvre âme une bien douce ivresse,
Qui berce nos esprits de sa chaude caresse,
Que de se dire enfin, souvenir parfumé,
Que pendant un moment, une heure, on s'est aimé.

PAUL VARY.

Montréal, février, 1890.

IL Y A DU BON

Client, (entrant chez un marchand de hardes faites.)—Il y a deux semaines, vous n'avez vendu un de ces habillements de dix piastres.

Le marchand.—Je dois vous dire que nous ne changeons rien ici de ce qui a été acheté une fois.

Le client.—Qui vous parle de ça ? Il n'en reste pas assez pour que je puisse vous le retourner. Mais comme le collet est en excellente étoffe, je suis arrêté pour m'informer s'il n'y avait pas eu erreur.

SOYONS PRATIQUE

Charles.—Je t'adore, Edith, et quoique je sois pauvre, j'ai un vieil oncle très riche qui...

Edith.—Est-il garçon ?

Charles.—Oui.

Edith.—Présente-le moi : je l'épouse.

DU SANG FROID

Un père ordonne à son fils d'entrer une buche dans la maison.

Le fils refuse, le père se fâche et le jeune laisse la maison.

Au bout de dix ans, le fils se décide à revenir sous le toit paternel. Mais avant d'entrer il se munit d'une buche.

—La voilà, la buche, dit-il, en ouvrant la porte.

Le père sans changer de ton.—Comme ça t'a pris un peu de temps, tu dois avoir faim, viens souper.

UNE FEMME D'ORDRE

Georges.—Ma chère Amélie, voulez-vous être ma femme ?

Amélie, (consultant son carnet.)—Attendez...

Ah ! oui, ce monsieur Charlet jusqu'au 1er juin. Je suis engagée avec lui jusqu'à cette date. S'il ne me réclame pas alors, vous pourrez... mais non...tiens, en effet : jusqu'au 1er août avec monsieur Limaçon. Mais après cette date, je suis à vous, mon chéri.

Georges.—Ah ! que nous allons nous aimer !

PINCÉE DE CONSEILS

POUR EMPECHER LA MORT PAR LE CHLOROFORME

Si vous voyez que l'application du chloroforme menace d'être fatale, tournez le patient la tête en bas et les pieds en haut.



Le passant.—Aie ! Dites donc ; vous venez de me jeter une brique !

Le maçon, (d'un ton complaisant.)—Oh ! de grâce, ne vous donnez pas la peine de venir me la rapporter.

PROSE ET POÉSIE



M. Bang, (de la société Philharmonique.)—C'est vrai, mademoiselle, c'est un instrument prosaïque ; mais si votre cœur battait aussi fort que cela pour moi, quelle belle musique ça ferait !

UN PROBLÈME DE CUISINE



La dame, (à une nouvelle cuisinière.)—Comment ? Vous mettez tout ce sel ! Voyez donc ce que dit votre livre !

La cuisinière.—C'est cela, madame. Lisez : "Une poignée de sel."

La dame, (réfléchissant.)—Une poignée !... Ah ! oui, généralement. Mais pour la circonstance, ça veut dire : "une demi poignée."

Le *Bandit King* qu'on a joué, au commencement de cette semaine, au Théâtre Royal, a eu plein succès. Cette pièce a été on ne peut plus favorablement accueillie du nombreux public qui suit le Royal.

Depuis jeudi, et pour le reste de la semaine, on joue un nouveau drame *Sam Houston*, qui a attiré beaucoup de monde. Les spectateurs ont passé une soirée très agréablement. Cette pièce est remplie d'intérêt du commencement à la fin.

La matinée et la soirée de samedi promettent d'être très intéressantes. Comme ce sont les dernières séances les amateurs se rendront en foule pour entendre ce joli drame.

La semaine prochaine on représentera au Royal une magnifique pièce : *Time Will Tell*. On en dit beaucoup de bien. C'est une troupe fort distinguée, dit-on.

FATALITÉ

Une cantatrice habituée à chanter dans les concerts, a collectionné tous les articles élogieux dont elle a fait l'objet, et a chargé un relieur de les réunir en un album luxueux.

Fatalité !

Le relieur, peu soucieux de l'exiguité des marges, a rogné impitoyablement une partie du texte ; si bien que la diva a lu avec stupéfaction des phrases dans le genre de celle-ci :

"La charmante cantatrice est un vrai volcan."
"Elle est renommée pour ses chapeaux."
"Elle ne peut marcher sans un cortège d'adorateurs."
"Elle a la voix d'une sirène."

Tandis que le texte portait, avant les impitoyables rognures :

"La charmante cantatrice est un vrai volcan."
"Elle est renommée pour ses chapeaux élégants."
"Elle ne peut marcher sans un cortège d'adorateurs."
"Elle a la voix d'une sirène."

La diva va traîner son relieur aux pieds de la justice.

Avouons qu'il l'a bien mérité !

NOUVEAU TRUC

Dernièrement un individu bien mis, par-dessus long, bottes à l'écuycère, entre dans un restaurant. Il dîne de grand appétit. (Un grand appétit est souvent compagnon de ce qui cache le diable dans son porte-monnaie). Le quart d'heure de Rabelais venu, il cherche à s'esquiver. On s'en mêle ; on lui rappelle poliment qu'on a l'habitude de payer son écot.

—Je n'ai pas d'argent, dit-il alors.

On veut lui prendre son chapeau en gage.

—Non, reprend vivement le sire, j'ai le rhume je ne puis me passer de mon chapeau, prenez plutôt mon pantalon.

L'ENFANT

Un ouvrier battait sa femme régulièrement tous les lundis, quand il revenait du cabaret. La pauvre créature commençait à s'y habituer ; son homme était si bon quand il n'avait pas bu ! Un jour, il naquit un enfant à ce pauvre ménage. Depuis lors, chaque lundi, le mari rentrait comme de coutume, rouge, chancelant, mais il ne levait plus le bras, il restait calme. Sa femme lui ayant demandé :

—Pourquoi ne me bas-tu plus depuis trois mois ?

L'ouvrier, montrant le berceau dans lequel dormait l'enfant, répondit :

—J'ai peur d'éveiller l'enfant !

EFFICACITÉ TEMPORAIRE

Une dame consulte un médecin célèbre sur un remède à la mode.

—Excellent, madame, réplique le docteur, mais dépêchez-vous d'en user ; ces sortes de remèdes ne sont bons que pour six mois.

SCENE DE LA VIE REELLE



I

Femme littéraire.—Eh ! bien oui, je t'ai trompé. J'en aime un autre.



II

Le mari.—Tonnerre !—!! ***??—?
La femme.—Calme-toi. Le roman que je finis est rendu à la grande scène de la jalousie. Je voulais savoir quel est le premier mouvement du mari dans la vie réelle. Je l'ai, merci.

RECONNAISSANCE D'UN MALADE

Un malade, après avoir épuisé inutilement toute la science des médecins, fut guéri par l'usage du lait d'ânesse. Il crut devoir exprimer sa reconnaissance par le quatrain suivant :

Par sa bonté, par sa substance,
 D'une ânesse, le lait m'a rendu la santé ;
 Et je dois plus, en cette circonstance,
 Aux ânes qu'à la Faculté.

UN FINANCIER DE L'ÉCOLE MODERNE

Madame Connaitout.—Vous le voyez, ce vaurien d'enfant, c'est un financier fini. Avant hier, il a avalé un trente sous. Nous lui avons fait prendre du sel, du sené, du jalap ; rien ne faisait. A la fin, à la suite d'une bouteille d'huile de ricin, il a renvoyé 10 sous.

QUAND ON EST GRIS

Recorder.—Voici la cinquième fois que vous comparez ici pour ivresse maufeste.

Prisonnier.—Que voulez-vous, mon président, c'est le malheur qui veut ça !

Recorder.—Je ne vois pas trop.

Prisonnier.—Puisque le malheur aigrit... le malheureux doit l'être aussi.

L'ORIGINE DU MOT "TOAST"

Vous plaît-il de connaître l'origine du toast ? *L'Intermédiaire des chercheurs* nous donne l'étymologie du mot et de la chose. A la cour de Henry VII, roi d'Angleterre, il était d'usage de remplir une coupe d'eau du bain de la reine pendant que Sa Gracieuse Majesté reposait dans sa baignoire d'argent. Puis on trempait dans la coupe une tranche de pain rôti (toast). Le roi buvait le premier et passait la coupe à ses gentilshommes ; le dernier mangeait la tranche rôtie, et c'était ce qu'on appelait "porter un toast."

Un jour, l'ambassadeur de France, ayant refusé de boire à la coupe, s'en excusa en disant au monarque anglais : "Sire, je laisse le liquide à vos gentilshommes, et si Votre Majesté m'y autorise, je me réserve le toast." Or le toast qui, ce jour-là, se trouvait dans la baignoire, était la charmante Anne de Boleyn en personne. Henry VIII trouva le répartie si galante et si spirituelle que, le soir même, il envoya la jarretière à l'ambassadeur français.

UTILITÉ DE SE LAVER SOUVENT LES MAINS

En sortant de table, l'usage
 Veut que vous vous laviez les mains,
 La netteté s'en suit bien. Les yeux, rendus plus fins,
 Sont de cette pratique un second avantage.
 Laver souvent les mains est une propreté
 Qui contribue à la santé.

TOUT S'APPREND

Un couple sort de l'église :

Lui.—Mon Dieu ! comme vous êtes troublée ; c'est à peine si vous avez pu prononcer votre oui.

Elle, (naïvement).—C'est vrai. Oh ! mais je le dirai mieux une autre fois !

BANQUIER NERVEUX

Tramp poli.—Pouvez-vous m'obliger de trois piastres ?

Le banquier.—Vous me tombez sur les nerfs. Pourquoi trois piastres ? Pourquoi ne demandez-vous pas une piastre seulement ?

Le tramp.—Si vous avez plus d'expérience que moi dans l'art de mendier, prenez mes affaires en main. Moi, je me chargerai de votre banque.

A QUOI IL DOIT LA VIE

Canadien qui a servi dans l'armée américaine.—C'était effrayant à Bull's Run. Tenez, j'ai encore la marque de la balle que j'ai reçue sous le sein gauche.

Son ami.—Sous le sein gauche ! Alors, tu as reçu la balle en plein cœur.

Canadien.—Je l'aurais reçue, si je n'avais pas eu le cœur dans les talons.

LA BRUNE OU LA BLONDE

Deux messieurs discutent avec feu dans la rue.

Il est minuit. Ils marchent devant moi.

—Mon cher ami, il n'y a que la brune...

—Allons donc ! il n'y a que la blonde !

—La brune est plus accentuée.

—La blonde est plus fine.

Et le débat de s'échauffer.

—A la bonne heure ! me dis-je, il y a encore des amoureux enthousiastes de la femme...

Et je reprête l'oreille.

O désillusion ! Ces messieurs parlaient de bière !

DES YEUX

Vous récrérez vos yeux, quand vous leur faites voir
 La verdure des champs, l'eau coulante, un miroir,
 Tel aspect leur est salutaire ;
 Variez ces objets, offrez-leur pour bien faire,
 Des coteaux le matin, et des ruisseaux le soir.

REGRETS ÉTERNELS

X... reçoit un coup de bâton sur la tête et tombe sur le trottoir.

L'évanouissement dure une minute.

Il se réveille.

—Je me croyais mort. C'eût été affreux. Je me serais regretté toute ma vie !

C'EST SI BIEN L'ACCENT

Madame Fangle.—C'est une pendule française, n'est-ce pas ?

Madame Cums.—Oui, réellement, de Paris.

Madame Fangle.—Elle sonnait justement comme j'entrais, et je l'ai reconnue tout de suite à l'accent.

LA CHASSE AU RENARD EN HIVER



Nous ne savons pas au juste si la chasse a eu lieu la semaine dernière, ou si c'est pour la semaine prochaine. Dans tous les cas, c'est un succès assuré.

L'HISTOIRE D'UN VALENTIN



I. Ils étaient enfants qu'il lui envoyait un valentin.—II. Plus tard, à l'école, il ne manqua jamais cette fête.—III. Hélas ! Quand elle eut 18 ans, son valentin se perdait dans la foule.—IV. Dire qu'elle faisait jouer son petit chien avec !—V. Mais, oh ! bonheur, un jour il fut le seul choix.—VI. La Saint Valentin a fait deux heureux.

MATINEE. D'HIVER

Le grand bois dresse au loin ses branches dépouillées.
Qu'il fait froid ce matin ! Les sentiers sont déserts ;
Plus d'oiseaux turbulents ; plus de rases mouillées
Que sèche un gai rayon ; plus de parasols verts !

La neige va tomber dans le triste silence
D'un jour gris, où les vieux rêvant près du foyer,
Évoquent le temps de leur alerte enfance...
Hélas ! le Sort, depuis, a su les rudoyer !

Mais le passé renait, tandis que l'on tisonne ;
On revoit tout à coup la joyeuse saison
Où l'on se sentait fort, — et l'abeille bourdonne
Au-dessus des genêts qui bordent la maison.

L'aïeul songe aux fleurs d'or... et tout est blanc de givre !
—Une adorable enfant suit le chemin glacé ;
Elle vient de prier — très heureuse de vivre —
Et se rend au logis, d'un pas lesté et pressé.

Que t'importe l'hiver, ô candide jeunesse !
Tes yeux sont pleins d'azur, ton sourire est vainqueur ;
L'âpre bise pour toi se transforme en caresse ;
Décembre a beau gémir, Avril rit dans ton cœur !

LA HAIE D'ÉPINES

C'était dans un village.

Après une longue maladie, une femme tomba
dans un sommeil si profond qu'on la crut morte.
On l'enveloppa d'un linceul, on la mit dans la
bière, et au jour fixé, on fit ses funérailles.

Mais tandis qu'on allait au cimetière, ceux
qui portaient la femme passèrent près d'un buis-
son d'épines. Celles-ci blessèrent les mains des
porteurs qui laissèrent tomber le cercueil.

La femme sortit de son sommeil et fut recon-
duite chez elle.

Elle vécut encore quatorze ans, puis mourut
pour du bon.

Tandis qu'on la portait en terre et que l'on
s'approchait du buisson d'épines, le mari se mit
à crier :

—De grâce, n'approchez pas si près de la haie !

DIGNE DE RÉCOMPENSE

Rose Rivington.—Quelle belle rose !

Amoureux discret.—Elle vous ressemble tant !

Rose Rivington.—Vous êtes d'une amabilité
charmante !... Ah ! le vilain ver !

L'Amoureux.—Il me ressemble tant !

Rose Rivington.—Que voulez-vous dire ?

*L'Amoureux prenant son courage à deux
mains.*—Vous ne voyez pas qu'il veut vivre de
son cœur ?

Publication de bans dans la quinzaine.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

*Jeune amoureux demandant la main de la fille
d'un enchanteur.*—Je possède \$50,000 et j'aime
votre fille.

L'enchanteur.—Adjudé.

Les douceurs du jardinage



I
Le bourgeois tire une touche en s'épanouissant dans
son cottage.—Le Paradis Terrestre, ma foi !



II
Quand le malheureux jardinier s'imagine que le feu
est à la maison... !

RECETTES DIVERSES

TRAITEMENT DE L'ORGELET OU COMPÈRE LORIOT

Beaucoup de personnes sont sujettes à voir naître et se développer, sur les bords de leurs paupières, cette sorte de petit abcès, bobo généralement sans gravité, mais dont l'existence et surtout la durée, parfois assez prolongée, ne laissent pas que causer quelques ennuis.

Aussitôt donc qu'un orgelet fait son apparition, il faut le combattre par des émollients, afin d'éviter qu'il ne puisse dégénérer en affection plus sérieuse.

L'application d'un cataplasme chaud de farine de riz, étendu dans une mousseline très claire, produit habituellement un excellent effet : après quelques heures, le bouton disparaît sans laisser de traces.

A-t-on sous la main de la glycérine pure ? quelques lotions avec cette substance suffisent pour le guérir.

MASTIC A LA GLYCERINE

Aujourd'hui la glycérine est mise à contribution pour la préparation d'un mastic au plomb plus dur et plus résistant pour les scellements que le ciment de Portland. Sa préparation, indiquée par le *Monde de la Science*, est simple : on pulvérise de la litharge très finement, de façon à obtenir une poudre impalpable, puis on la sèche complètement dans une étuve à haute température. On mélange alors à la poudre, ainsi obtenue, de la glycérine en quantité suffisante pour faire un mortier épais.

Le mastic ainsi formé présente une série de propriétés utiles qu'il est bon de mettre en évidence. Il se solidifie rapidement et complètement, soit à l'air, soit par immersion dans les liquides ; son volume reste sensiblement invariable pendant la solidification ; il résiste sans modification à des températures approchant de 300°.

Enfin, il adhère très fortement aux corps avec lesquels on le met en contact. Ce mastic est donc l'idéal des mastics et une intéressante application nouvelle de la glycérine, qui se prête déjà à des usages industriels si variés.

VERNIS ROUGE POUR LES MEUBLES

Mélangez 600 grammes d'essence de térébenthine, 300 grammes de vernis du Japon, 250 grammes de rouge de Venise et 30 grammes de terre d'ombre brûlée, préalablement broyée avec un peu d'huile ; appliquez avec un pinceau et enlevez l'excédent avec un linge, puis passez une couche de vernis.

TREMPE DES OUTILS D'ACIER

Pour tremper des outils d'acier, qui puissent entamer les pièces les plus dures que l'on rencontre dans le rhabillage des montres, il suffit de les chauffer au rouge cerise, et de les tremper dans un onguent fait de mercure et de graisse de lard. Cela donne un remarquable degré de dureté, et l'acier conserve une ténacité et une élasticité qu'on ne peut pas obtenir par d'autres moyens.

RÉGIME CONTRE L'OBÉSITÉ

D'après le docteur Johnson, voici le régime que doivent suivre, quant à la nourriture, les personnes qui ont une tendance à devenir trop fortes, ou qui ont à se débarrasser d'un excès de graisse.

Elles peuvent manger de la viande, maigre de bœuf, de mouton, de veau, d'agneau ; de la langue, des soupes maigres et un peu épaisses, du bouillon, de la volaille, du gibier, du poisson, du fromage, des œufs, du pain, mais très modérément, toutes espèces de légumes verts, des oignons, des cornichons, des gelées, mais sans sucre ; du fruit frais, mais avec modération et sans sucre.

D'un autre côté, il faut éviter le jambon et le lard gras, la graisse de viande, le beurre, la crème, le sucre, les pommes de terre, les carottes, les betteraves, le riz, l'arrowroot, le sagou, le tapioca, macaronis, vermicelles, semoule, gâteaux pâtés et poudings sucrés de toute espèce.

LA THEORIE ET LA PRATIQUE



Voici le grand prestidigitateur Sherman qui mange du feu comme le commun des mortels mâche de la gomme.



Mais hélas ! le lendemain midi, la servante a cru qu'il n'y avait aucun inconvénient de lui servir de la soupe aux choux !

Au restaurant, Champoireau paye son addition.

— Eh bien ! et le garçon, fait celui-ci.

Champoireau, d'un air étonné :

— Mais je n'en ai pas mangé.

QUAND ON EST ENCORE JEUNE



Bourlé de 45 ans.—Je vous en prie ; ne me flattez pas dans mon portrait.

En fait de boissons, on peut boire du thé, du café, du cacao, des vins secs modérément ; du cognac, de l'eau de cerises, de la bière très légère et très amère, de l'eau de selz et de soude. Par contre, il faut se priver de lait, ou tout au moins n'en absorber que très peu, de bières fortes, épaisses et sucrées, de vins doux ; en thèse générale, les liqueurs fortes ne doivent être consommées que très modérément et jamais sans manger.

L'ART DE SAISIR LES ABEILLES ET LES GUÊPES SANS EN ETRE PIQUÉ

Il y a peu de temps, un correspondant de la *Science* écrivait qu'il avait maintes fois entendu dire que si, en saisissant une guêpe ou une abeille, l'on observait la précaution de retenir son haleine, la capture se faisait impunément et sans protestation de la part de l'insecte. Le correspondant demandait si le fait est exact. Un des abonnés du journal a répondu que le fait est parfaitement exact, d'après son expérience personnelle, en ce qui concerne les guêpes. Il dit en avoir pris des centaines, les mettant par douzaines dans sa main, sans avoir été piqué une seule fois, tant qu'il observait la précaution indiquée. Par contre, la précaution ne sert de rien avec les abeilles de ruche ou sauvages, ni avec les frelons.

La *Revue Scientifique*, qui relève cette correspondance, se demande si ce fait singulier a été signalé en France. C'est une expérience facile à faire, plus facile encore à conseiller.

COLLE POUR FIXER LE CAOUTCHOUC SUR LE BOIS OU SUR LE MÉTAL

Les joints faits avec du caoutchouc fuient souvent, parce que ce caoutchouc n'adhère pas suffisamment aux surfaces entre lesquelles on le pose. On peut coller le caoutchouc sur le bois ou le métal avec une solution ammoniacale de gomme laque blanche, dans les proportions de dix parties d'ammoniaque contre une de gomme laque. Cette dissolution donne lieu à un corps, visqueux d'abord, qui devient liquide après trois ou quatre semaines, et qui s'applique alors en petites quantités sur les surfaces à réunir.

ARGENTERIE ET MÉTAUX NOIRS AU CONTACT D'ACIDES

Certains acides sont susceptibles d'un usage plus ou moins fréquent dans l'économie domestique. Il peut arriver que, par distraction ou par accident, on mette des substances corrodantes en contact avec des pièces métalliques, d'argenterie entre autres ; celles-ci, le plus souvent, deviennent noires, et il paraît difficile d'y remédier. Pour rétablir les pièces dans leur premier état, il faut les laver avec une dissolution de 4 ou 5 parties de carbonate de soude dans 100 parties d'eau. S'il y a des filets ou des cisures, le lavage est terminé avec une brosse douce. Aussitôt que toutes traces de la couche de noir répandue à la surface du métal ont disparu, on essuie avec un linge sec.

LA SCIURE DE BOIS POUR PANSEMENTS

On prend de la sciure ordinaire, dépouillée naturellement de tous les petits fragments pointus ou anguleux qui s'y trouvent souvent ; on l'humecte d'une matière médicamenteuse antiseptique, on emploie tantôt de l'eucalyptol ou de l'acide phénique, tantôt de l'acide pyroligneux et du bichlorure de mercure. Dans les cas de fracture plaie, la sciure rend un service double ; elle absorbe les liquides de la plaie, et sert à maintenir l'immobilité ; elle sert de lit de support à la partie blessée qui repose sur elle sans fatigue. On emploie la sciure de bois pour toutes les plaies possibles et on s'en trouve fort bien. Il semble qu'en effet la sciure doit présenter des propriétés absorbantes notables : elle est facile à manier, et il doit être plus aisé de remplacer quelques poignées souillées par le pus et le sang, que de refaire un bandage entier et de remettre de l'ouate ou de la charpie. Nous avons déjà de la laine et du papier de bois : voici la charpie de bois.

ON NE SAURAIT ETRE TROP PARTICULIER



Madame Z...—Docteur, accourez vite à la maison.

Le Docteur.—Un cas de grippe, je suppose ?

Madame Z...—Non, c'est Tommy qui s'est cassé la jambe.

Le Docteur.—Faites attention, c'est un des premiers symptômes de la grippe.

LE MEDECIN DE CUCUGNAN

I

C'était un médecin qui en savait long, car il en avait beaucoup appris ; et pourtant,—dans Cucugnan où depuis deux ans il était établi,—on n'y avait pas foi. Que voulez-vous ? Toujours on le rencontrait avec un livre à la main, et les Cucugnans de se dire : " Il ne sait rien de rien notre médecin. Du soir au matin, il ne fait que lire. S'il étudie, c'est pour apprendre. S'il a besoin d'apprendre, c'est qu'il ne sait pas, c'est un ignorant."

Les pauvres Cucugnans ne pouvaient pas sortir de là ; et...ils n'y avaient pas foi.

Un médecin sans malade est une lampe sans huile. Il faut pourtant la gagner cette triste vie ; et notre pauvre diable ne se gagnait pas même l'eau qu'il buvait.

II

Il était temps que cela finit.

Un jour, pour en voir, la fin, le médecin fit dire dans tout Cucugnan que sa science était si grande, et si puissante, et si souveraine, qu'il se faisait fort non seulement de guérir un malade,—ce qui est un jeu d'enfant—mais encore de ressusciter un mort, ce qui peut se dire un beau miracle de Dieu :

" Et pas même un mort fraîchement mort, disait-il ; mais un mort bien et dûment enterré ! Et je le ressusciterai quand on voudra, en plein cimetière, devant tous."

III

Ah ! il n'y en eut guère dans Cucugnan pour le croire.

Pourtant les incrédules se disaient : " Que risquons-nous de le mettre à l'épreuve ? Il faut le voir à l'œuvre. Il peut réussir ; c'est un homme qu'a tant de lecture ! et il se fait de belles inventions aujourd'hui...Bah ! allons-y toujours. S'il fait miracle, nous battons des mains ; s'il le manque, nous lui jeterons des pierres. Qu'il en ressuscite seulement le bout d'un, c'est là qu'on va voir s'il a été de bon lait."

Va pour le miracle !... Il fut convenu que, le dimanche suivant, à midi précis, M. le médecin,

en plein cimetière de Cucugnan, ressusciterait un mort, deux au besoin. Il y eut même des femmes pour dire neuf ou dix !

IV

Donc, bien avant l'heure dite, le dimanche en question, le cimetière fut plein, comme l'église à la messe le beau jour de Pâques. La réplique de midi n'avait pas encore sonné que M. le médecin, fidèle à sa promesse, arriva tout noir vêtu. Il eut quelque peine et fut obligé de jouer des coudes pour arriver jusqu'à la croix et monter sur le piédestal.

Une fois là, il salua, toussa, cracha, et :

—Mes amis, dit-il, je vous ai promis de ressusciter un mort, je tiendrai parole. J'en lève la main. Voyons ! un peu de silence... Il m'est aussi facile, je vous dirai, de ressusciter Jacques ou Jean, que Nanon ou Babeau, que Claude ou Simon... Voulez-vous que je ressuscite... Simon... Comment lui disiez-vous !... Simon... Cabanié, qui est mort d'un mauvais rhume, voilà bientôt un an.

—Excusez, Monsieur le mire, fit Catherine, veuve du pauvre Simon. C'était bien sûr

un brave homme qui faisait mon bonheur et que je pleurerai tant que Dieu me gardera les yeux de la tête ! Mais ne le ressuscitez pas, voyez-vous, car, vienne la fin du mois, je vais quitter le deuil...vu qu'on veut me marier avec le long Pascal. D'aujourd'hui en huit on publie les bans premier et dernier...J'ai déjà reçu le présent, ainsi...

—Vous faites bien de me le dire, Catherine. Eh bien alors, si nous ressuscitions Nanon la Rousse, enterrée le beau jour de la Chandeleur ?

—Gardez vous en bien, Monsieur le mire, cria Jacques Lamèle, Nanon était ma femme. Nous sommes restés dix ans ensemble, dix ans de purgatoire, tout Cucugnan le sait.

Que Nanon reste où elle est pour son repos et pour le mien.

Un pique-poivre, monsieur, tête comme une mule, et vaniteuse, et souillon avec ça ; puis les mains trouées et une langue ! une langue de serpent, monsieur, à faire battre la sainte Vierge avec saint Joseph. Et... je ne dis pas tout...

Pourtant, mon ami...

—Excusez si je vous coupe, monsieur le mire, femme morte, chapeau neuf ! Comme Nanon n'avait laissé trois petits, et comme j'avais toute cette marmaille sur les bras, je me suis remarié. Il est donc bien inutile...

—Bien, bien, je comprends. Il est clair que ta maison serait un véritable enfer pour toi si tu y avais deux femmes. Une c'est bien assez, et de reste. Eh bien, alors, je ressusciterai ;—car finalement il faut bien en ressusciter un... Tenez, le brave maître Pierre.

—Maître Pierre du Mas-Viel ? demanda Félix Bonne-Poigne.

—Lui-même, maître Pierre du Mas-Viel.

—Ah ! mon pauvre père !... Que Dieu le repose, monsieur

le mire !... Un saint homme, bien sûr. Ne le ressuscitez pas ; que s'il revenait à la vie, il trouverait pas mal de gâchis dans ses affaires, et cela lui crèverait le cœur, lui qui, pécaïré ! aimait tant nous voir d'accord ! Nous nous sommes, après force coups de poing et un gros procès, et à tire-cheveux, partagé quelques petits lopins de terre, par-ci par-là ! Nous sommes six, quatre garçons et deux filles. Nous avons tous quantité d'enfants, et chacun tire de son bout, et tâche d'amener toute l'eau à son moulin ; et il n'y en a pas de bien calé dans la famille !

—Ce n'est donc pas possible de... ?

—Eh ! non... si vous nous le ressuscitez, il faudrait faire entre tous une pension au pauvre vieux, rien de plus juste. Mais les années sont si mauvaises, monsieur le mire ! Vous le savez, les magnans ne font rien, ou plutôt si, il font quelque chose, ils meurent. Les vignes ont le mal, les blés ne vont pas, la garance se donne...

—Eh bien, soit... nous laisserons maître Pierre dans son repos. Mais, comme ici je ne suis pas venu pour enfiler des perles, et vous tous pour me les voir enfilet, je vais ressusciter... voyons, qui ?

—Gatoune ? rendez-moi ma pauvre Gatoune ? cria alors une brave femme tout en larmes.

—Non ! non ! monsieur le mire, n'en faites rien, interrompit vivement une jeune fille... Ah ! ma belle fille, que tu as bien fait de mourir... Reste où tu es, pauvre Gatoune, reste en terre sainte, car celui que tu aimais vient de s'enfuir avec une autre.

—Ah ça ! mais en définitive, tout ceci commence à m'ennuyer. Je vais, pour en finir, réveiller le Bésuquet, qui a avalé sa langue voilà une quinzaine en mangeant de la merluche.

—Je ne veux pas, moi, je ne veux pas ! cria Louiset Coq-Galine, les deux bras en l'air. Le Bésuquet m'avait vendu sa vigne et son maret à fonds perdus. J'ai payé plus que la valeur, dix ans de suite, en beaux écus blancs, et jamais un sou de marque. Il me faudrait encore lui payer sa pension ? Ça ne serait pas juste, voyons, monsieur le mire !

—Vous m'en direz tant... Eh bien ! soit... voyons ! j'en sais un qui est mort et n'a laissé ni femme, ni enfants, ni frère, ni sœur, mais l'exemple de ses vertus et ses quatre sous à votre hôpital... Votre bon curé, que vous aimiez tant et que vous avez tant pleuré, voulez-vous que je le ressuscite ?

—Non ! non ! crièrent, une d'ici, l'autre de là,

LA DERNIÈRE MODE

1899



Une bonne pratique.—Je vous avais dit de mettre des poches en arrière ; mais pas des sacs.

Le tailleur.—C'est vrai que vous ne m'aviez rien dit ; mais la règle, c'est de les faire assez grandes pour recevoir un bon bidon de cognac.

quelques vieilles dévotes du gros grain.—Non ! non ! monsieur le mire.

Et misé Rousseline, la mère de la congrégation, ajouta :

—Ah ! le pauvre cher homme ! comme il était vieux et sourd, sourd comme un pot ! tellement qu'à confesse quand on lui parlait figue, il vous répondait raisin... Laissons-le dans la gloire de Dieu, nous avons pour le remplacer un gentil petit curé qui est jeune et de fort bonne mine... Il est brave comme un sou, notre curé de maintenant !... Il chante aussi bien que les orgues, prêche comme un séraphin, et mène sa barque comme il faut.

—Que voulez-vous que je vous dise ? Puisqu'il en est ainsi, voyons ailleurs. Tenez, voici devant nous une petite croix de bois ; on dirait que la folle herbe verte et les jolis colimaçons d'argent ont voulu de cette croix cacher la triste couleur noire, tant il y a de colimaçons dessus, et d'herbes fleuries tout autour. C'est la tombe d'un enfant de lait. Il avait dix mois quand il est mort ; l'écrétaire le dit. Ce serait péché bien sûr de le ressusciter ; il est si heureux d'être mort, de ne pas vivre dans un monde égoïste et lâche, où l'on entend... ce que vous me dites, mes amis ! Si pourtant vous voulez que je le revienne, eh bien ! je le reviendrai.

—Monsieur le mire, fait alors une pauvre vieille en pleurant, ce petit mort est à nous, hélas ! et c'est moi qui suis sa grand-mère. Ma fille lui donnait encore à téter, et il était en train de trouver ses dents de l'œil, quand pécairé ! il est mort. Ah ! si vous aviez vu comme il était joli, notre petiot ! Dieu nous l'a pris ; eh bien, soit faite sa volonté !

Voyez-vous, à présent, nous en avons un autre qui tette. Dieu fait bien ce qu'il fait et rend d'une main ce qu'il nous prend de l'autre. Ne le ressuscitez pas : nous n'avons pas assez de lait pour en nourrir deux et nous sommes trop pauvres pour le mettre en nourrice.

V

Alors le médecin :

—Assez pour aujourd'hui, dit-il. Puisque vous ne voulez pas me laisser faire le miracle à présent, je le ferai un autre jour, non en ressuscitant un trépassé, ce que vous ne voulez pas me permettre, mais en vous empêchant de mourir. Salut !

Et il s'en alla.

VJ

Ai-je besoin de vous le dire ? Depuis ce dimanche marquant, notre médecin fit des miracles

dans Cucugnan ! Il ne ressuscita pas les morts, mais sauva la vie à plus d'un. Les Cucugnais y eurent grande foi. " Car enfin, disaient ces braves gens, s'il n'a pas tenu sa parole au cimetière, c'est nous qui l'en avons empêché."

L'histoire finit là. Elle finit bien comme vous voyez.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

—Quelle est la signification réelle du mot *hallo !* ou *allo !* employé comme appel pour la correspondance téléphonique ?

—On croit, bien à tort, que *allo !* ou *hallo !* est une forme de notre mot *allons !* dont on supprime la nasale finale. Il n'en est rien. Les Américains, ayant les premiers fait un usage pratique du téléphone, ont employé comme formule d'appel leur interjection *hallo !* qui correspond à notre *holà !* et dont l'emploi s'est généralisé.

On dit très souvent : *Faire une chose au pied levé*, pour la faire facilement et prestement. C'est dans la littérature latine qu'il faut, paraît-il, chercher l'origine de cette expression. Elle viendrait de la phrase connue : *stans pede in uno* (debout sur un seul pied), qui termine un vers de la première satire d'Horace. " Lucilius, dit le poète, avait ce défaut : dans l'espace d'une heure il dicta deux cents vers debout sur un seul pied. Le *stans pede in uno* étant devenu proverbial chez les Latins, la traduction en est passée dans la langue française.

PAS DE COMPENSATION

—Donnez-lui dix sous.

—Non.

—Un ancien ami.

—Je m'en moque.

—Il se jetterait à l'eau pour vous sauver.

—Qu'est-ce que cela me fait ! Je ne me noie jamais et il boit toujours.

AU THEATRE ROYAL



Madame Viveton.—Alfred, tu n'y penses pas ! On n'applaudit pas pendant que la pauvre femme se meurt.

Monsieur Viveton, (qui s'attendait à voir un ballet.)—C'est précisément parcequ'elle meurt que je veux la féliciter. Nous aurons peut-être quelque chose de plus émoustillant ensuite.

probité, l'habileté et les autres bonnes qualités de l'âme.

Suivant Horace, la Fortune se fait un plaisir des plus tragiques aventures, et s'attache constamment à jouer dans le monde des jeux extraordinaires.

Selon Lucain, la Fortune se plaît à sauver souvent les coupables à qui elle a accordé d'abord ses faveurs, et à persécuter les innocents à qui elle les avait refusées.

Selon Pline, la Fortune bizarre et maligne ne fait guère maître les grandes joies que de grands maux, et les maux extrêmes, que de grandes joies.

Selon le chancelier Bacon, elle vend cher aux gens pressés ce qu'elle donne à ceux qui attendent patiemment.

Selon Voiture, elle est de tout temps accoutumée de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut ; et, pour faire mieux connaître son pouvoir, elle se plaît à former de rien ses créatures.

D'après mademoiselle de Scudéri, quoi que nous disions de la Fortune, il faut avouer qu'il n'y a point de prudence comme la sienne. Elle établit ses desseins de si loin et les conduits par des chemins cachés, qu'il est impossible à notre prévoyance de les empêcher ; et malgré notre conduite, elle vient toujours à bout de ce qu'elle entend.

La Fortune a beau élever certaines gens, dit Bussy-Rabutin, elle ne leur apprend point à vivre ; au contraire, elle enlève d'une sottise gloire les cœurs mal faits, et leur persuade qu'il faut qu'ils mettent autant de différence dans le commerce qu'ils ont avec les autres hommes, qu'il y en a dans le rang qu'elle leur a donné au-dessus d'eux.

La Fortune, selon le même auteur, fait passer les crimes des gens heureux pour des bagatelles, et les bagatelles des malheureux pour des crimes. Le Mérite ne sert de rien, quand il est abandonné de la Fortune.

Enfin, il semble que la Fortune ait soin de donner des succès différents aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne veut avoir de règle assurée. Cela revient à la pensée de Juvénal, que de deux scélérats qui commettent le crime, l'un est pendu, l'autre couronné.

Examen de droit :

Le professeur.—Vous savez, monsieur, que dans certains cas la mère peut être tutrice de ses enfants, pourvu qu'elle soit majeure. La grand-mère peut-elle l'être également ?

Le Candidat.—Oui, monsieur.

Le Professeur.—A quelles conditions ?

Le Candidat.—Pourvu qu'elle soit majeure.

ELOQUENCE VIGOUREUSE



L'épouse d'un equal righter.—Au nom du ciel, Carrie, qui a mis le *type* *writer* dans cet état ?

Carrie.—Papa m'a dicté le discours qu'il doit faire en chambre demain en faveur du Bill McCarthy, et j'ai été obligée de le copier tel qu'il me l'a dicté.

LA FORTUNE

D'après Quintilien, c'est à tort que nous chargeons la Fortune de tous les maux qui nous arrivent : personne ne souffre longtemps que par sa faute.

La Fortune s'attache si fort à me persécuter, a dit Ovide, qu'elle semble sortir pour moi de son caractère d'inconstance ; mais elle est si extravagante qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de son caprice ; mais j'ai toujours un peu d'espérance.

Selon Démosthènes, la Fortune domine en tout : elle rend toutes choses célèbres ou obscures, plutôt par caprice que par raison : elle ne peut ni donner, ni ôter à personne la

UN COUP DE ROULETTE

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne.
Vous savez, en été, comme on s'ennuie ici ;
En outre pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne.
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency.)

Bien entendu, d'ailleurs que le but du voyage
Est de prendre les eaux ; c'est un compte réglé.
D'eaux, je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé ;
Mais, qu'on en puisse voir, je n'en mets rien en gage ;
Je crois même, en honneur, que l'eau du voisinage
A, quand on l'examine, un petit goût salé.

Mais l'on y fait gros jeu ; mettez bas le chapeau,
Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance.
Derrière ces piliers, dans cette salle immense,
S'étale un tapis vert sur lequel se balance
Un grand lustre blafard au bout d'un oripeau
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
Un bal est à deux pas ; à travers la fenêtre,
On le voit ça et là bondir et disparaître,
Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence,
Au son des instruments, leurs mots mystérieux ;
Tout est joie et chansons ; la roulette commence ;
Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
Et, ratisant gaïment l'or qui scintille aux yeux,
Ils jardinent ainsi sur un rythme joyeux.

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
J'ai vu les paysans, fils de la forêt Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit ;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit ;

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leur soulier boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts cal-
Poser sur les râtaeux la sueur d'une année !
Et la, muets d'horreur devant la Destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

Ditai-je qu'ils perlaient ? Hélas ! ce n'était guères.
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

Ils couraient, ils parlaient, tous ivres de lumière,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
Ces mains vides, ces mains qui labouraient la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau.
Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau !

O toi, Père immortel, dont le Fils s'est fait homme,
Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur !,
J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme.
Revenons à mon fait : tout chemin mène à Rome.
Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

Me voici donc à Bade : et vous pensez, sans doute,
Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu,
Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu,
Vous ne vous trompez pas, je vous en fais l'aveu.
De même que pour mettre une armée en déroute ;
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route ;

De même, dans ma bourse, il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu.
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge : au premier qui commence,
Voilà Panurge à sec et son troupeau tondue.
Hélas ! le premier pas se fait sans qu'on y pense.

DEFENSE DE FUMER



I
(8 heures du matin).—M. de
Pompafort et une forte odeur
de *gin cock tail* pénétrant en
même temps dans le numéro 28
de l'hôtel.

II
M. de Pompafort s'ima-
gine que le bec de gaz qui
est allumé, a été mis là
pour recevoir son chapeau.

III
—Hello ! C'est moi qui
vais le dénoncer l'animal
qui ose fumer ici, en ma
présence.

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide ;
Entraînement funeste et d'autant plus perfide,
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

Un soir, venant de perdre une bataille honnête,
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête,
Je regardais le ciel, étendu sur un banc,
Et songeais, dans mon âme, aux héros d'Ossian.
Je pensai tout à coup à faire une conquête ;
Il tressaillit en moi des phrases de roman.

S'il venait à passer, sous ces grands marronniers,
Quelque alerte beauté de l'école flamande,
Une ronde fillette échappée à Téniers,
Ou quelque ange pensif de candeur allemande,
Une vierge en or fin d'un livre de légende,
Dans un flot de velours traînant ses petits pieds !

Elle viendrait par là, de cette sombre allée,
Marchant à pas de biche avec un air boudeur,
Écouteant murmurer le vent dans la feuillée,
De paresse amoureuse et de langueur voilée,
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
Le printemps sur la joue et le ciel dans le cœur.

Elle s'arrêterait là-bas, sous la tonnelle.
Je ne lui dirais rien, j'irais tout simplement
Me mettre à deux genoux par terre devant elle,
Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,
Et pour toute faveur la prier seulement
De se laisser aimer d'une amour immortelle.

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,
Une bonne passa, qui tenait un enfant.
Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
Moi j'ai toujours aimé cet âge à la folie,

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
Je fus à sa rencontre, et m'enquis de la bonne
Quel motif de colère ou de sévérité
Avait du chérubin dérobé la gaité.
"Quoi qu'il ait fait, d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne."

(C'est mon opinion de gâter les enfants.)
Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
D'abord à me répondre hésita quelque temps ;
Puis il tendit la main et finit par me dire :
"Qu'il n'avait pas de quoi s'acheter des nanas."
Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné ;
J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse ;
C'était, en vérité, mon unique ressource,
La seule goutte d'eau qui restait dans la source,
Le seule verre de vin pour mon prochain dîné ;
Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La Fortune, en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte,
Et très-heureusement il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

Mon marmot, cependant, se trouvait une fille,
Anglaise de naissance et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ,
Je vins à rencontrer sa mère par hasard.
C'était au bal. Au bal il faut bien qu'on babille ;
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

C'était un bel enfant que cette jeune mère ;
Un véritable enfant, et la riche Angletterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet
Avant d'y retrouver une perle aussi chère ;
En vérité, lecteur, pour faire son portrait,
Je ne puis mieux trouver qu'une goutte de lait.

Jamais le voile blanc de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.
Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie ;
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait, hélas ! à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon de soleil.

Nous causâmes longtemps, elle était simple et bonne.
Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien ;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône,
Et, tout en contant comme le cœur se donne,
Sans oser y penser, je lui donnai le mien ;
Elle emporta ma vie et n'en sut jamais rien.

Le soir, en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras, nous entrâmes au jeu ;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
"Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
D'ici jusque chez vous faire quelque dépense ;
Pour votre dernier jour il faut jouer un peu."

Elle me fit assise avec un doux sourire.
Je ne sais quel caprice alors la conseilla ;
Elle étendit la main et me dit : "Jouez là."
Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

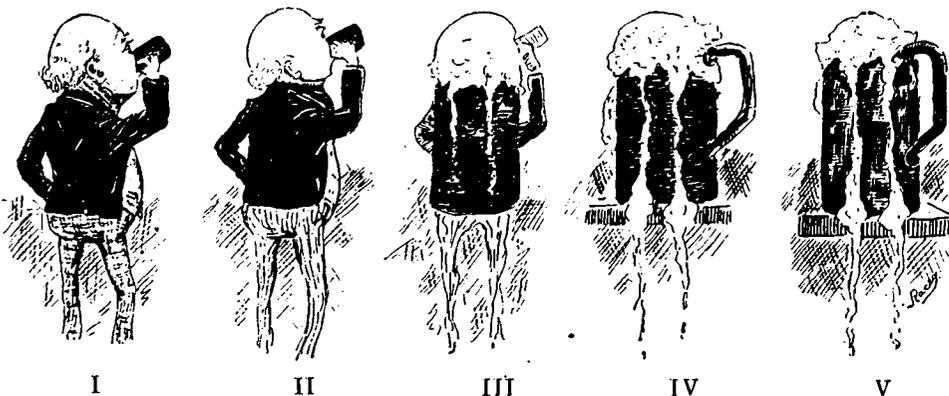
Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière,
Et je vis devant moi tomber tout un trésor ;
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souvins guère ;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encore ;
Je parlais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là les deux mains pleines d'or.

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse ;
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité ; je les croyais perdus.
De celui qui voit tout je compris la sagesse :
La mère, ce soir-là, me les avait rendus.

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
Une bonne fortune : elle finit ainsi.
Mon bonheur tu le vois, vécût une soirée ;
J'en connais, cependant, de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

THEORIE DE L'EVOLUTION

(DARWIN EXPLIQUÉ)



Voilà comment cela commence...

...Comment cela progresse...

...Et comment cela finit.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

CINQUIÈME PARTIE

VIII

(Suite.)

—Oui, c'est Laurent qui m'as assassiné, répondit Pierre d'une voix déjà à moitié éteinte, mais ce n'est pas pour toi que je meurs... c'est pour la sibylle... Ne m'interromps pas... j'ai peu de temps à vivre. J'ai rencontré Laurent en canot... à l'extrémité de la baie... il préparait son embarquement. Notre explication n'a pas été longue... Dès qu'il m'a vu, il s'est écrié : " Ah ! tu m'as trahis ! " Puis il m'a tiré un coup de pistolet. Il paraît que Laurent a des espions... méfie-toi... Si d'ici à deux jours tu ne peux le rejoindre... embarque-toi à ton tour... tu seras sûr de le retrouver à l'Asile... Au revoir, Montbars, bonne chance !... j'aurais préféré tomber sous le plomb de l'Espagnol... Bah ! c'est là un détail... que m'importe, moi mort, ce que l'on dira du capitaine Pierre !... Fais-moi donner un verre d'eau-de-vie... J'étouffe... encore une fois, au revoir.

De Montbars, comprenant que la position du Frère-la-Côte était tout à fait désespérée, et que des soins intelligents n'aboutiraient qu'à prolonger de quelques minutes son agonie, se rendit à son désir.

Pierre but une gorgée, et, faisant claquer sa langue contre son palais :

—Mauvais, dit-il.

Puis il tomba mort.

IX

Cependant Jeanne ne reparaisait pas, et de Morvan éprouva une mortelle inquiétude.

Le jeune homme pendant quatre jours, avait déployé dans ses recherches une activité fébrile et réellement surhumaine ; il n'existait pas une maison dans Carthagène qu'il n'eût visité.

Alain, presque aussi désespéré que son maître, — car le serviteur s'était fortement attaché à Jeanne, — avait, de son côté, exploré en vain les environs de la ville.

Toutefois, tenace et opiniâtre comme un Bas-Breton de pure race, il ne se décourageait pas. Il revenait aux mêmes endroits qu'il avait déjà parcourus, et ne cessait de jeter le nom de Fleur-des-Bois aux échos d'alentour. Hélas ! les craintes poignantes éprouvées par de Morvan et son serviteur n'étaient que trop motivées !

Une scène lugubre se passait dans l'horrible *in pace* du couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe.

Jeanne n'était plus reconnaissable.

Assise sur le sol humide du cachot, le dos appuyé contre la muraille, la pauvre enfant présentait l'image de la résignation sans espoir.

La pâleur transparente de son visage laissait deviner les souffrances qu'elle avait endurées ; ses grands yeux bleus, à moitié voilés par ses paupières alourdies, semblaient prêts à se fermer de l'éternel sommeil.

De temps en temps un léger soupir s'échappait de sa poitrine, torturée par les dévorantes et insupportables ardeurs de la soif et de la faim ; mais aucune parole de colère ou de désespoir n'accompagnait ce signe de dou-

leur. L'agonie de Jeanne avait quelque chose de calme et de recueilli : c'était l'âme d'un ange s'appêtant à s'élever vers le ciel.

Il n'en était pas de même de Nativia : la tenue de la fougueuse Espagnole offrait un frappant contraste avec celle de Jeanne. Brisée, mais non vaincue par la souffrance, la fille du comte de Monterey se révoltait, avec une rare énergie, contre les atteintes de la mort.

Les mouvements nerveux et saccadés, les yeux brillant d'un feu sombre, elle augmentait de toute la fatigue d'une lutte inutile sa cruelle agonie.

—Jeanne, dit-elle tout à coup, et en saisissant violemment par le bras la pauvre enfant, comment fais-tu pour sommeiller ainsi ? je veux que tu souffres comme je souffre... réveille-toi...

Fleur-des-Bois souleva lentement ses paupières, et laissant tomber sur sa rivale un céleste regard :

—Je ne dors pas, Nativia, répondit-elle doucement, je pense...

—A de Morvan, n'est-ce pas ?... à l'assassin de mon père ?... reprit Nativia avec une indéchiffrable expression de haine et de fureur... Ah ! le misérable ! que ne m'est-il donné de lui faire partager mes tourments !...

—Ne parle pas ainsi, Nativia, s'écria Jeanne avec un élan que sa rivale n'attendait pas de sa faiblesse. Mon chevalier Louis est le cœur le plus noble qui soit au monde. Si tu savais que de belles et consolantes choses il me dit toute la journée... C'est à lui que je dois ma tranquillité présente en voyant arriver la mort sans crainte. Une seule chose attriste mes derniers moments, Nativia : le spectacle de tes souffrances... Imite-moi... en regardant des déceptions que nous avons subies sur la terre, songe aux joies que nous réserve la vie éternelle. Combien je déteste mon ignorance qui m'empêche de te montrer l'horizon nouveau que j'aperçois... Nativia, ma bonne Nativia, du courage !... bientôt tous nos maux auront cessé.

Jeanne, en parlant ainsi, prit les mains de l'Espagnole dans les siennes et les serra doucement.

A ce contact, Nativia tressaillit ; son visage s'empourpra d'une vive rougeur, et un éclair de fureur illumina ses grands yeux noirs.

—Tu auras donc toujours l'avantage sur moi, hypocrite ! même devant la mort ! dit-elle d'une voix stridente. Je n'ai que faire de ta générosité et de tes consolations... Mon Dieu, que je souffre !... s'écria Nativia en portant ses mains crispées sur sa poitrine. N'importe, je ne faiblirai pas. Allons, Jeanne, secoue ta torpeur... Ne sois pas lâche ainsi... C'est moi qui suis la cause de ta mort... maudis-moi donc ! Je préfère ta colère à ta résignation.

—Je te plains, Nativia, murmura Fleur-des-Bois accablée par l'effort qu'elle avait fait pour défendre de Morvan ; mais je ne puis t'en vouloir ! Ta conduite n'a rien de si blâmable ! Tu n'as pas essayé de te soustraire à la mort qui m'attend. Tu partages volontairement mon sort !... Ta vengeance ne manque pas de noblesse...

—Que veux-tu, Nativia, ce n'est pas ma faute, à moi, si je me suis trouvée sur ta route ! Lorsque pour la première fois je vis mon chevalier Louis, jamais même je n'avais entendu prononcer ton nom... N'importe, je conçois la haine que je t'inspire. Sois généreuse, Nativia, pardonne moi mes torts involontaires !

L'accent d'humilité réelle et l'enchantée douceur que mit Jeanne dans cette prière, produisirent une impression aussi inattendue qu'inouïe sur Nativia.

L'Espagnole, avec cette fougue et cette mo-

bilité de sensation qui étaient le trait le plus caractéristique de son caractère, passa d'une extrême à l'autre. Elle jeta ses bras autour du col de Jeanne, et serra la charmante enfant contre sa poitrine :

—Tu m'as vaincue, Jeanne ! dit-elle ; que Dieu me pardonne mon crime... Par suite de quel fatal aveuglement ai-je pu te méconnaître aussi longtemps ! La victime demander pardon au bourreau !... ah ! cela ne saurait être. Jeanne, je te devrai de mourir en chrétienne... Je pleure, ne me dis rien... ces larmes me sont si douces... Jeanne, ma sœur, combien je t'aime !

Un long silence régna dans le sombre cachot : les deux jeunes filles, enlacées dans les bras l'une de l'autre, semblaient dormir d'un paisible sommeil.

Ce fut Fleur-des-Bois qui la première reprit la parole :

—Nativia, dit-elle, ma sœur aimée, pour quoi retenir tes plaintes ? Tu crains sans doute de m'affliger ? tu as tort ; je sais que, si ton corps souffre, ton âme est à présent heureuse... Nativia, tu me fais peur ! Parle-moi !

Jeanne se souleva avec effort, et, écartant d'une main tremblante l'épaisse et soyeuse chevelure de l'Espagnole :

—Que tu es pâle ! continua-t-elle, mais que tu es belle ! Souffres-tu davantage ?

Les lèvres décolorées de la jeune fille s'entreouvrirent :

—Sois bénie, Jeanne ! murmura-t-elle... Je t'aime ! Dieu m'appelle à lui !... A bientôt !... au revoir !...

Fleur-des-Bois sentit un souffle humide et léger passer sur son visage : elle frissonna.

—Nativia ! Nativia ! réveille-toi, dit-elle, partons d'ici ! Retournons dans nos forêts... J'ai froid... Écoute... c'est la voix de mon chevalier Louis qui nous appelle... Il s'impatiente... Me voici, mon chevalier Louis, me voici !...

Jeanne, en proie au délire, voulut se lever, mais sa faiblesse trahit sa volonté, et elle retomba évanouie auprès de Nativia morte.

Ce ne fut que de longues heures après que Jeanne reprit, non pas sa connaissance, mais le sentiment de la vie.

La pauvre enfant, dominée par une hallucination étrange, se croyait en Bretagne, dans le pays de son bien-aimé chevalier. Son visage resplendissait de joie.

—Le voici qui revient de la chasse, disait-elle en prêtant l'oreille au bruit de pas qu'elle se figurait entendre ; tout est prêt... la table est dressée... Qu'il va être heureux de me revoir !... Si je saluais son retour par une de ces chansons qu'il aime tant !

Fleur-des-Bois, joignant l'action à la pensée, se mit à dire un de ces noëls bretons que lui avait appris son père et qui avaient si souvent charmé de Morvan et fait pleurer Alain.

La voix de la pauvre enfant, d'abord faible et tremblante, ne tarda pas à s'animer : c'était la lampe mourante jetant un dernier et vif éclat.

Le noël que le délire avait apporté à la pensée de Jeanne, était une de ces naïves légendes armoricaines, si pleines de tristesse et si saisissantes dans leur simplicité, qu'elles amènent des larmes dans les yeux des plus sceptiques.

Il s'agissait d'un pauvre amoureux qui, monté sur sa jument rouge, traversait rapidement la lande qui le séparait de sa bien-aimée.

Un hibou, oiseau de malheur, l'interpella pour lui apprendre que sa maîtresse lui avait été infidèle, et que, surprise par ses compagnes dans sa trahison, elle était morte de honte.

—Veux-tu te taire, méchante bête ! répon-

daït l'amoureux ; hier encore j'ai vu Jeanne à la fontaine : je ne te crois pas, tu veux m'effrayer tu mens !

L'amoureux éperonnait sa jument rouge, afin de rattraper le temps que lui avait fait perdre le hibou délateur, lorsque tout à coup le son mélancolique d'une cloche frappait son oreille : cette cloche sonnait le glas funèbre des morts ! Un affreux pressentiment saisissait au cœur le pauvre amoureux !

Hélas ! il n'avait que trop raison de craindre... En arrivant devant l'église, il apercevait des cierges allumés autour d'une bière.

Le hibou avait dit vrai ; cette bière était celle de son infidèle, de Jeanne, morte depuis le matin...

Fleur-des-Bois en était ce couplet, quand une voix qui semblait sortir de dessous terre continua le Noël.

J'tâpis un grand coup de pied dans l'hâsse,
Réveillez-vous, Jeanne, si vous dormez.

Puis tout rentra dans le silence.

Fleur-des-Bois tressaillit et se tut. Sortant enfin de son immobilité, elle passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et regardant autour d'elle avec effroi :

—Toujours ce tombeau ! murmura-t-elle. J'ai rêvé... C'est étrange... il m'avait semblé entendre une voix qui accompagnait la mienne... Nativa, n'as-tu pas entendu aussi cette voix ?... Réponds-moi donc, Nativa. Tout espoir n'est pas perdu, Si on allait venir à notre secours !

Jeanne se pencha alors sur le corps inanimé de l'Espagnole, et poussant un cri d'effroi :

—Morte ! dit-elle.

Cette secousse était trop forte pour l'état de faiblesse de la malheureuse enfant : de nouveau elle perdit connaissance.

Pendant que Fleur-des-Bois gisait sur le sol humide de l'in pace, Montbars et de Morvan, réunis dans la même pièce où nous les avons déjà vus, avaient une conversation fort animée.

—Le lâche ! disait le chef de la fibuste en parlant de Laurent, se sauver ainsi !... Avec quelle infernale adresse il a trompé ma vigilance, échappé à mes recherches !

—Mais, es-tu bien assuré, Montbars, de l'exactitude des renseignements que l'on t'a donnés ?

—Parbleu ! comment pourrais-je en douter ? C'est sur le brigantin le *Cerf-Volant*, que la mort de Pierre laissait sans capitaine, qu'il s'est embarqué avec ses complices... Je le rejoindrai... oui, c'est certain... mais il n'y a pas une minute à perdre... Louis, tu connais aussi bien que moi la position des choses. Je vais me trouver seul contre une bande d'assassins et de voleurs déterminés. Je n'ose faire un appel à ton courage et te prier de m'accompagner. Tiens, voici un pli cacheté que je te laisse... Si dans huit jours je ne suis pas de retour, tu l'ouvriras. Ce pli contient mes dispositions dernières... Embrasse-moi, enfant ! Qui sait si nous nous reverrons jamais !

De Morvan, réellement attendri, paraissait en proie à une douloureuse indécision.

—Montbars, dit-il, sans l'explicable absence de Fleur-des-Bois, je n'hésiterais pas à te suivre et à m'associer à ta dangereuse entreprise... Mais cette absence inexplicable m'épouvante, me paralyse... D'un instant à l'autre, Jeanne peut avoir besoin de moi.

—Rassure-toi, Louis, dit Montbars d'un air moqueur, Jeanne aura conduit Nativa dans quelque village éloigné... Tu recevras bientôt de ses nouvelles. Mais le temps presse ; adieu ! embrasse-moi une dernière fois... Enfant, quoique l'ambition ait desséché mon cœur, je sens que je t'aime !

—Non, Montbars, je ne te laisserai pas partir seul, s'écria le jeune homme ; tu as raison, je ne puis rien en ce moment pour Fleur-des-Bois... Je t'accompagne Montbars !

A son tour le chef de la fibuste, ce qui était une chose fort rare, hésita.

—Merci de ton dévouement, Louis, dit-il, je ne puis l'accepter ; la partie que je joue est trop inégale, il y aurait crime à t'associer à ma mauvaise chance. Tu oublies que je cours à une mort presque certaine.

—Cette réponse m'indique mon devoir, Montbars ; que tu veuilles ou non, à présent je te suivrai.

Le fibustier réfléchit pendant quelques secondes.

—Soit ! dit-il ; viens, on ne peut éviter sa destinée.

De Morvan, après avoir pris ses armes, se dirigeait vers la porte de sortie, lorsque celle-ci, poussée du dehors, s'ouvrit et donna passage au serviteur Alain, qui, pâle, les vêtements en désordre et les yeux hagards, s'affaissa, en entrant, dans un fauteuil.

—Qu'y a-t-il, Alain ? s'écria de Morvan, Fleur-des-Bois est morte !...

—Oui, répondit le Bas-Breton d'une voix sourde ; oui, elle est morte, j'ai entendu son âme.

Au commencement de la phrase de son serviteur, de Morvan avait été obligé de s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber ; les dernières paroles d'Alain le ranimèrent.

—Explique-toi, s'écria-t-il. Que s'est-il passé ?... Parle donc ! mais parle donc !

—Tout à l'heure, reprit Alain, je gravissais la montagne de Notre-Dame-de-la-Poupe, lorsque j'ai entendu la voix de Fleur-des-Bois... je veux dire l'âme de Fleur-des-Bois chanter la complainte de *Jeanne-la-Trépassée*. Oh ! je vous assure, maître, que je ne me trompe pas... C'était bien la voix de Fleur-des-Bois.

—Qu'as-tu dit, qu'as-tu fait ?... Parle ! parle !

—J'ai voulu répondre à la pauvre demoiselle. Je me suis mis à continuer sa chanson. Mais la peur m'a pris... C'est un sacrilège, une vraie impiété, n'est-ce pas, que de se mettre en rapport avec les âmes ?... Je me suis ensauvé à toutes jambes, et me voici !

—Jeanne n'est pas morte ! courons la rejoindre... Viens, Alain, viens ! s'écria de Morvan, qui, sans songer davantage à Montbars, saisit le Bas-Breton par le bras, l'arracha du fauteuil où il était assis, et l'entraîna avec lui.

—Croyez donc à l'amitié, murmura tristement Montbars ; de Morvan est brave, sincère et loyal ; il dit qu'il m'aime ; il me sait engagé dans un duel à mort, voici qu'au nom de Fleur-des-Bois il m'abandonne sans hésitation, sans remords !... Au fait, pourquoi me plaindre ! Je suis injuste. N'ai-je pas tout sacrifié à mon ambition ?... Et, qui sait ! l'ambition n'est peut-être qu'une passion pâle et incolore en comparaison de l'amour !

X

Guidé par Alain, que sa présence rassurait, de Morvan ne mit pas plus de dix minutes à gravir la montagne de Notre-Dame-de-la-Poupe.

Le jeune homme était si troublé, si ému, qu'il ne se rendait que confusément compte de l'événement rapporté par son serviteur ; la seule chose qui ressortait claire et positive pour lui du récit du Bas-Breton, c'était que Fleur-des-Bois était vivante, qu'il allait la revoir, connaître enfin le motif de son absence ; et cette pensée suffisait pour exalter outre mesure son énergie et son ardeur.

—Voyons, mon brave Alain, dit-il en s'ar-

rétant, le front ruisselant de sueur, tâche de te rappeler au juste l'endroit où tu te trouvais lorsque tu as entendu la voix de Fleur-des-Bois.

—Vous voulez dire la voix de l'âme de Fleur-des-Bois, maître ! attendez un peu que je m'oriente... Nous avons couru si vite que je ne puis rien distinguer ; mes yeux sont éblouis par des millions d'étincelles.

Alain se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit par terre, et après avoir soufflé comme un buffle aux abois :

—Voilà la vue et la mémoire qui me reviennent, reprit-il. Il faut que nous retournions sur nos pas. J'étais de l'autre côté de la montagne et plus bas, lorsque l'âme a chanté *Jeanne-la-Trépassée*.

Sur cette indication, et sans attendre que le Bas-Breton lui montrât le chemin, de Morvan prit son élan et courut dans cette nouvelle direction. Alain, se souciant fort peu de rester seul, s'empressa de suivre son maître.

—Prenez donc garde ! monsieur le chevalier, lui cria-t-il ; vous allez vous jeter dans un précipice qui barre le chemin... Bon Dieu du ciel ! il étuit temps ! Un pas de plus, et vous rouliez au fond de l'abîme.

De Morvan se retourna vers le Bas-Breton, et d'une voix frémissante d'impatience :

—Eh bien ! Alain, dit-il, te reconnais-tu à présent ? Voyons, regarde, réfléchis... !

—Oui, maître, je me reconnais parfaitement même. Tenez, c'est sur cette grosse pierre que vous frappez du talon de votre botte que j'étais assis lorsque l'âme de Fleur-des-Bois commença à chanter sa complainte.

—C'est impossible, il faut que tu te trompes, dit de Morvan après avoir jeté un rapide et circulaire regard autour de lui : d'un côté est le versant de la montagne qui descend vers Carthagène, de l'autre un précipice. Sur le versant de la montagne, je n'aperçois pas Fleur-des-Bois ; reste le précipice... !

—Eh bien ! maître, c'était aussi du fond du précipice que la voix semblait venir.

—Tu me rendras fou, Alain ! Comment Fleur-des-Bois aurait-elle pu descendre dans l'abîme ?

—Est-ce que les âmes n'ont pas des ailes, donc ! répondit Alain avec l'accent d'une conviction parfaite. Voilà ce que c'est que d'avoir fréquenté les mugnets de la cour de France, on finit par ne plus croire à rien... !

De Morvan, après avoir réfléchi un moment, parut s'arrêter à un parti :

—Alain, reprit-il d'une voix grave, au nom de l'obéissance que tu me dois, au nom de l'attachement que tu me portes et de l'amitié que j'ai pour toi,—tu entends bien, je dis de l'amitié,—rappelle tes souvenirs d'une façon positive, précise, et ne me réponds qu'avec une entière certitude ! Es-tu bien assuré que la voix de Jeanne venait de ce précipice ?

—Oui, maître, je vous le jure sur notre bonne et brave sainte Anne d'Auray !

—Ce serment ne me permet plus de conserver de doutes... Voilà vraiment qui est étrange... Après tout, l'absence prolongée de Fleur-des-Bois est si extraordinaire, que je ne dois plus m'étonner de rien... Oui, c'est à tenter, il le faut !... !

—Que faut-il tenter, maître ? demanda Alain.

Le jeune homme, au lieu de répondre, se dépouilla de son pourpoint, dégraffa sa rapière, dénoua la ceinture qui soutenait ses pistolets, et, jetant ces divers objets à terre, ne garda sur lui que son poignard.

—Qu'allez-vous faire, monsieur le chevalier ! s'écria Alain, plus effrayé encore qu'étonné de ces préparatifs, car tout ce que le Bas-Breton ne comprenait pas lui paraissait toucher au merveilleux, au surnaturel, et par conséquent l'épouvanta.

—Je vais descendre dans le précipice, lui répondit tranquillement de Morvan, et fouiller les profondeurs de l'abîme.

—Ma bonne sainte Anne ! vous allez vous casser le cou, voilà tout ! s'écria Alain. Du calme et de la raison, maître. Réfléchissez un peu : à quoi cela vous servirait-il, je vous le demande, de poursuivre une âme ? Rien ne change le caractère des gens comme la mort. Notre pauvre demoiselle Jeanne, si douce de son vivant, est peut-être devenue une âme méchante et traîtresse. Laissez-moi vous raconter à ce propos une histoire : vous vous rappelez le meunier Cernaü, n'est-ce pas ? Eh bien ! figurez-vous...

—Allons, tais-toi ! interrompit sévèrement de Morvan ; je ne t'ai demandé ni histoire, ni conseils... Si, par hasard,—un hasard fort possible,—je roule au fond du précipice, je te défends d'essayer de me sauver... là où je n'aurais pu réussir, tu échoueras sans aucun doute... Ton dévouement, mortel pour toi, me deviendrait inutile ! Si un grave accident m'arrive, tu iras chercher une dizaine de Frères-la-Côte, tu leur conteras le fait, et peut-être trouveront-ils un moyen pour venir à mon secours...

De Morvan, sans attendre la réponse d'Alain, se dirigea vivement vers le bord de l'abîme ; puis, après un muet et rapide examen des lieux, il saisit une branche d'un arbre accroché aux flancs du gouffre et s'élança hardiment dans l'espace.

Alain poussa un cri d'effroi et ferma les yeux.

Quelques secondes, qui parurent longues au Bas-Breton comme des heures, s'écoulèrent, avant qu'il osât regarder ce que l'intrépide et téméraire jeune homme était devenu.

Ce fut avec un sentiment de joie profonde qu'il aperçut opérant heureusement sa périlleuse descente.

Toutefois, quelque grande que fût la souplesse et la force de de Morvan, il y avait trois à parier contre un qu'un fatal accident l'arrêterait au milieu de sa folle entreprise.

Alain se mit en prières.

—Ma brave sainte Anne d'Auray, dit-il avec ferveur, vous savez combien j'ai toujours été bon pour vous... Ce serait bien mal de votre part si vous laissiez arriver un malheur à mon maître !... S'il trébuche, soutenez-le... Votre complaisance ne sera pas perdue pour vous... Que monsieur le chevalier atteigne heureusement la terre, et je vous promets, ma brave dame, un chandelier en vrai argent... Je réglerai mon présent sur la part de prise qui me reviendra dans la distribution du butin fait à Carthagène...

Je suis, vous le savez, loyal ; je ne lésinerai pas... je ne regarderai pas à la dépense. Réfléchissez, ma brave sainte Anne, un chandelier en vrai argent n'est pas à dédaigner... on ne vous en offre pas tous les jours ; c'est une occasion que vous ne trouverez peut-être pas d'ici à longtemps, il ne faut pas la laisser échapper.

Alain, tout à fait rassuré, se releva, et se penchant sur l'abîme, il se mit à considérer avec une parfaite tranquillité d'esprit son maître, pour ainsi dire suspendu dans l'espace. Bientôt le jeune homme disparut à ses regards ; il venait d'atteindre heureusement le fond du précipice !

Dès qu'il se vit momentanément hors de danger, de Morvan, qui jusqu'alors avait plutôt obéi à la fougue de sa jeunesse et à la vivacité de ses inquiétudes, qu'à la logique, se mit à réfléchir sur sa folle entreprise. Il se demanda comment il avait pu espérer un moment trouver Fleur-des-Bois vivante dans un pareil endroit. D'un autre côté, le trouble si réel d'Alain, puis plus tard son affirmation si positive, jetaient le doute dans son esprit.

Tout à coup de Morvan pâlit : il venait d'entrevoir sinon la vérité tout entière, au moins une partie de la vérité. L'amour avait éclairci pour lui les ténèbres qui couvraient la mystérieuse disparition de Jeanne.

—Puisque, cette supposition est la seule probable, se disait-il : Nativia aura entraîné Fleur-des-Bois dans le couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe, où elle la retient en otage. Il faut visiter ce couvent. Remontons.

Les eaux pluviales, s'infiltrant à travers les fissures des rochers, formaient au fond du précipice un limpide et clair ruisseau : de Morvan, avant de commencer son ascension, voulut y tremper ses mains ensanglantées. Oh surprise ! en se baissant, il aperçut une clef à moitié cachée entre deux pierres.

La vue de cet objet lui causa une inexprimable émotion.

—Que signifie cette découverte ? pensa-t-il ; peut-être sur le bord opposé du précipice y a-t-il des retraites auxquels on arrive par un chemin souterrain ?... Cette supposition, absurde au premier abord, expliquerait cependant parfaitement comment Alain a pu entendre la voix de Fleur-des-Bois sortir, ainsi qu'il l'assure, des profondeurs de l'abîme !... Les tressaillements de mon cœur me disent que je suis sur la trace d'une affreuse découverte, que ma bien-aimée Fleur-des-Bois a besoin de mon appui, et qu'elle invoque mon courage.

De Morvan regarda le nouveau chemin qu'il voulait suivre. Cet examen lui arracha un soupir.

—Jamais je ne parviendrai à surmonter les obstacles que cette escalade présente, continua-t-il. C'est me vouer à une mort presque certaine. N'importe ! si la raison m'ordonne de renoncer à cette tentative insensée, mon cœur me dit de persévérer dans ma résolution. Je donne raison à mon cœur.

De Morvan fit le signe de la croix, prononça une courte prière, puis il commença, sans plus tarder, sa téméraire ascension.

C'eût été un spectacle émouvant jusqu'aux larmes de voir les efforts désespérés du courageux jeune homme, s'accrochant aux broussailles qui lui déchiraient les mains, s'aidant des moindres aspérités des rochers, et rencontrant à chaque instant un obstacle à vaincre, un danger nouveau à surmonter. Accablé de fatigue, persuadé de l'inutilité de sa tentative, dix fois il fut sur le point de céder au découragement et de se laisser tomber. L'instinct de la conservation n'existait plus pour lui, la pensée de revoir Fleur-des-Bois le retenait seul à la vie.

Vint pourtant un moment où de Morvan se sentit à bout de force et de courage. Il avait à franchir un espace assez considérable d'un roc nu et poli ; quelques plantes, insuffisantes pour supporter le poids de son corps, se trouvaient à la portée de sa main : il les saisit, elles cédèrent, et il se sentit rouler dans l'abîme.

Par un mouvement instinctif et machinal, il avança le bras, comme s'il eût espéré se raccrocher au vide ; son bras entra dans une cavité qu'il n'avait pas aperçue, sa main rencontra et saisit une barre de fer.

De Morvan ne se rendit compte ni du danger qu'il venait de courir, ni de la façon miraculeuse par laquelle il y échappait. Il était dans un état de prostration complète. Ses nerfs agissaient, pour ainsi dire, en dehors de sa volonté. Une seule idée le dominait, celle de prendre un peu de repos ; peu lui importait que ce repos fût celui de la tombe !

—Fleur-des-Bois, s'écria-t-il, que Dieu ait pitié de toi ! te voilà seule et abandonnée sur la terre ! Adieu, Fleur-des-Bois... adieu !

Déjà les doigts crispés de l'infortuné jeune

homme se détendaient et abandonnaient la barre de fer protectrice, lorsqu'une voix plaintive, qui retentit jusqu'à ses oreilles, lui causa comme un choc électrique et le rappela au sentiment de la vie ; cette voix était celle de Fleur-des-Bois.

—Viens, mon chevalier Louis, disait-elle je t'attends... sauve-moi !...

Un instant, de Morvan se crut le jouet d'une hallucination ; mais bientôt toutes ses incertitudes cessèrent, et il ne put mettre en doute la réalité de cet événement si inexplicable, si étrange : Fleur-des-Bois l'appela de nouveau.

Admirable puissance de l'imagination !... De Morvan, naguère si découragé, si abattu, oublia ses souffrances physiques, sa fatigue ; il se sentit une vigueur surhumaine ; toute sa présence d'esprit lui revint comme par enchantement.

Se haussant à la force des poignets jusqu'à l'ouverture :

—Me voici, Fleur-des-Bois, dit-il ; tu n'as plus rien à craindre !... Où es-tu ?... comment parvenir jusqu'à toi ?...

—Je suis dans un des cachots du couvent, mon chevalier... Je me meurs... Dans la chapelle... il y a un tableau... derrière l'autel... Adieu, mon chevalier ! je t'ai toujours aimé... adieu !

La voix de la pauvre enfant avait été en s'affaiblissant ; ce fut à peine si de Morvan parvint à saisir les dernières paroles qu'elle prononça.

Alors, avec une résolution, une audace et une agilité qui ne peuvent s'exprimer, de Morvan redescendit au fond du précipice ; puis, sans perdre de temps, sans se reposer, il commença à remonter sur le bord opposé.

Il fallait l'état d'excitation inouïe dans lequel se trouvait le jeune homme pour accomplir un pareil prodige. Sur mille personnes, pas une ne serait sortie vivante de cette épreuve.

Alain, malgré toute la confiance qu'il avait fait dans son vœu, laissa échapper un cri de joie en voyant apparaître son maître.

De Morvan, sans l'écouter, sans prononcer une parole, s'élança de toute sa vitesse, dès qu'il eut mit pied à terre, dans la direction du couvent.

—Ah ! ma bonne sainte Anne, dit le Bas-Breton tout en courant après le chevalier ; si, en empêchant mon maître de mourir, vous l'avez rendu fou, je ne vous donnerai que des chandeliers de cuivre.

Dans son empressement à voler au secours de Jeanne, de Morvan n'avait pas même songé à lui demander comment il devait s'y prendre pour arriver jusqu'à elle.

Ce fut seulement après avoir franchi le seuil du couvent, qu'il songea à se rappeler les paroles de la jeune fille.

Jeanne, l'esprit doublement troublé par l'apparition de de Morvan et par son état de faiblesse et de souffrances, avait été fort peu explicite.

—Dans la chapelle... il y a un tableau... Adieu, mon chevalier... je t'ai toujours aimé... adieu ! avait-elle dit.

Toutefois, cette vague indication était précieuse ; elle permettait à de Morvan de ne pas s'égarer dans ses recherches et l'empêchait de faire complètement fausse route. Il courut à la chapelle.

(A suivre.)

LA PHARMACIE GRAY



La pharmacie Gray qui était établie au No 144 de la rue St Laurent depuis 1859, est maintenant déménagée, depuis le 16 janvier dernier, au No 122 de la même rue, au coin de la rue Lagachetière. Elle a une superbe installation qui en fait la plus belle pharmacie de la rue St Laurent. Elle occupe un magnifique block, nouvellement construit, et est pourvue de toutes les améliorations modernes.

M. Gray, dont l'esprit d'entreprise n'a d'égal que le succès qu'il a remporté dans son commerce a fait de sa pharmacie une maison de première classe qui a une des plus belles clientèles de la ville. Il vendra en gros et en détail et aura l'assortiment le plus complet qu'on puisse trouver dans cette branche d'affaires.

Comme il fait ses importations directement, il a les meilleures qualités de remèdes et peut les vendre à des prix excessivement bas.

Les prescriptions des médecins sont remplis avec un soin des plus particuliers, la pharmacie Gray ayant toujours à son emploi des commis des mieux qualifiés.

M. Gray a accepté l'agence pour toutes sortes de médecines et spécialités françaises les plus en usage en Canada.

Nous félicitons M. Gray d'avoir doté la rue St Laurent d'une si belle pharmacie qui est en état de répondre à tous les besoins du public.

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine en Fer en Général.

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparages de Poêles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"
En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244 RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.



THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 17 Fév.
Après-Midi et Soirée.

LE NOUVEAU DRAME

INTITULÉ

«TIME WILL TELL»

Excellente Compagnie, Jolis Décors, Costumes, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—Gray and Stephens.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de a noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Agents demandés partout

Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le faisons afin d'avoir de bons agents qui introduisent nos montres, et afin de nous protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordonnent de fortes quantités; nous voulons que chaque personne coupe cette annonce et nous l'envoie avec son ordre s'engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'immense catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de son en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pourrez payer la différence, \$5.87 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le boîtier est garanti en Or ou solide, un métal qui ne peut être reconnu de la For. par des experts; richement gravé, solide dans toutes ses parties, verre français, et garanti pour 20 ans. Le mouvement est importé, monté à la main, ajusté et réglé et parfaitement garanti. En en prenant soin un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$30 pour \$5.87, et une pour rien si vous nous en rendez. Adressez-vous à:

A. C. ROEBUCK & CO.,
57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Can. Si vous désirez recevoir cette montre par la malle, il faudra envoyer le montant complet car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la malle. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or doublé. Nommez ce Journal.

PRIX DE VENTE, \$5.87

FREE